

INVARIANCE

- APOCALYPSE ET REVOLUTION
- A PROPOS DE LA QUESTION SARTRE :
DE LA VALIDITE DE L'ETRE
- PICASSO ET L' AUFKLARUNG
- DU JUGEMENT DE LEVI-STRAUSS SUR
PICASSO
- DIALOGUE AVEC BORDIGA

6-Contra "christianos".

" Il est nécessaire d'administrer la survie, parce qu'elle est usure; il faut la vivre parce qu'elle dure jusqu'à la mort. A une époque on mourrait de la mort faite vie, en Dieu. Aujourd'hui le respect de la vie interdit d'y toucher, de l'éveiller, de la tirer de sa léthargie. On meurt par inertie, lorsque la quantité de mort qu'on porte en soi atteint son niveau de saturation."

R.Vaneighem.--"Traité de savoir vivre..."

87-Concentre-toi tu seras la valeur. Mais puisque tu devras être sa réalisation, il faut qu'en toi se reproduise sa vocation pour les métamorphoses, il faut que tu te reproduises en tant que série de figures. La circulation aura en toi tous ses moments "significatifs": significatif de ce quelque chose qui permet à la valeur de resplendir sans équivoque dans le règne de l'équivoque, et de se répandre tout de suite après, pour laisser la place à de nouvelles apparitions. Concentre-toi, mais dans les débris, dans la fragmentation, dans l'épiphanie. Comme le marché s'est fragmenté en une myriade de confections "prêt-à-porter", de rations en boîte, de chargeurs, de parfums en sachets, de cosmétique pour chaque maquillage de la journée, de "spay" désodorisant et parfumant, de saveurs du monde entier réunis dans l'odeur unique du fer blanc, et qu'il a explosé ainsi en une marée de rebuts, qui sans même être la dépouille biodégradable d'un plaisir réellement pris, est le cadavre identique de ce qu'il n'a pas été, l'essence réelle de la consommation, le vide dans lequel se tient et persiste le mensonge stupide d'un contenu tueur de plaisir, de même la civilisation de la Famine se prépare à survivre au déluge des vides et des poisons en abolissant la matérialité disqualifiée des marchandises-débris, tout en en assumant, transsubstantialisée, la philosophie misérable; La société de l'opulence mentait sur la joie, elle distribuait des désillusions; ce que la civilisation de la Famine veut abolir, ce n'est pas la philosophie de la désillusion mais sa scorie. Le poison demeure.

88--De même que la bourgeoisie en lutte contre la noblesse, en prétendant combattre le privilège exclusif de la qualité séquestrée, a fini par fonder les prémisses de la fin de toute qualité, de même la civilisation de la Famine achève de consumer la dernière des illusions: que puisse avoir lieu dans la démocratie de l'avoir-les marchandises évoquant une égalité virtuelle, le supermarché est le temple de la démocratie--une eucharistie du bien-être, que, dans la distribution des déchets puisse survivre la splendeur du plaisir. Marx reconnaît au propriétaire foncier un lien de sang-de réalité vécue--avec les terres qu'il domine et conforme, au point d'induire chez ses serfs une lucur de participation, reflet de sa puissance de jouir des plaisirs. En négatif, la qualité séquestrée projetée sur les exclus l'ombre de son image, elle se déploie comme vie, que la survie en esclavage paie avec amertume. Savoir qu'on peut être: voilà l'élan qui a nourri de passion religieuse, non virtuelle, non sacrificielle, la rage des révoltes paysan"

nes. Que la qualité ne doive pas avoir de prix, telle est du reste la démonstration que la dialectique radicale a assignée à la fin de la préhistoire. Mais jamais rien, dans toute la préhistoire de l'espèce n'a été pire que cet anéantissement de la qualité, rien n'a été plus mortifère que cette organisation de la disparition de la joie. Trouver tout le sens dans l'avoir a été, depuis toujours, la trahison spécifique de l'être que le genre a perpétuée, son non-sens élaboré; mais vider de l'intérieur tout avoir, rendre vain tout sens, signifie éloigner l'être de toute probabilité de s'incarner, en instituer matériellement l'interdit.

89- C'est avec facilité que les idéologues ont pu faire passer en contrebande ce triomphe de l'ordure comme progrès et dépassement, que la politique a pu débiter ce misérable jeu des contraires comme une affirmation de la dialectique. Il s'agissait d'abolir l'affirmation dénaturée de la qualité, possible seulement par l'exclusion et par ségrégation - et cela était clair pour tous: pour lui substituer la fantasmagorie des images, l'avalanche de débris des marchandises; mais on n'a fait qu'abolir la qualité, en déplacer le corps sanglant-sanglant à cause de toute la violence que la privation et l'exclusion contiennent. Privée de corps, projetée en figures exclusivement symboliques, la qualité qui portait le péché de n'être qu'au prix de l'exclusion, d'être le sens de quelques-uns et le non-sens de beaucoup, s'est transmutée dans le rien de chacun. Dans le marché, un nihilisme empoisonné a fait son vide. C'est seulement aujourd'hui, dans le déluge des scories et dans le dessèchement des ressources naturelles, qu'il apparaît au grand jour se montrant pour ce qu'il est: la larve de la mort, nourrie et fortifiée par tout le non-être présenté comme devoir.

90- Avec la hâte ridicule et sinistre des banqueroutiers, les nouveaux illuministes débarassent le marché, nettoient l'agora. Il est tard, mais non trop tard: avant que le dernier illusionnisme ne réussisse, le peuple des hommes destinés à être comprendra. En attendant, les "jeunes" - qui plaisent tant à Mansholt et auxquels Mansholt, au fur et à mesure qu'il ressemblera toujours plus à Marcuse, finira par plaire - convaincus de cheminer vers la libération de leur misère, procèdent vers la plus misérable des libertés: la liberté de se disqualifier artisans de l'âme, néochrétiens conscients ou non, ils construisent dans leur communautés ce bricolage du non-être qui est la dernière forme possible de l'organisation des apparences. Même le spectacle s'intériorise. L'art de vivre, morceau choisi d'une aristocratie condamnée par son paradoxe, bouchée d'autant plus délicieuses qu'incarnée, d'autant plus savoureuse que moins imaginaire, est passée à travers toutes les phases de la transsubstantialisation: il est devenu, avec la bourgeoisie, l'art de s'engraisser, sa corporéité, bien que fangeuse, perdurant encore; il s'est transformé, dans les premières décennies de la domination réelle du capital en art-tout-court(1) c'est-à-dire représentation, débit et trafic d'images, religion dégradée en liturgie, magie sans happy end, sublimation des désirs trahis et satisfaction hallucinatoire, irréalité spectaculaire prenant la place d'une quelconque réalité, opulence

(1) en français dans le texte.

fantasmagorique, tout simplement travestissement et escroquerie, et voici enfin l'ultime métamorphose: les pauvres peuvent se nourrir de leur pauvreté même, la misère redevient la meilleure des vertus, la continence est civilisation, la pénurie est constructive. tandis que finit l'or de la terre, le rien est le nouvel équivalent général. Le capital fictif trouve sa cohérence définitive. Accordons crédit à l'intelligence pourvu qu'elle garantisse d'être fidèle au vide.

91-Concentre-toi: tu seras aussi un flot du torrent de débris. D'une part les sombres maîtres d'armes du terrorisme sanguinaires sont à tel point absorbés par la philosophie de leur instant futur-lorsque le phallus fera feu en explosant dans les noces des fiancés de la mort- qu'ils peuvent s'assumer travestis, falsifiés, transplantés, déracinés; il n'importe plus de vivre cet instant, il n'importe plus de partager de telles infâmies: toute capacité de critique s'est éteinte dans le crépuscule de la pensée clandestine, tout contour réel est un superflu en regard de la mire. Ainsi toute trace de leur honte quotidienne comme de leur révolte spécifique est perdue de vue, dans l'obsession aveuglante du ressentiment idolâtré, le temps est réduit au mouvement d'horlogerie qui les sépare de l'immolation. D'autre part, les mornes masticateurs du rien, les frères de la passion repentie, ceux qui en sont revenus des hallucinations épuisées, les veufs de Mai, les déserteurs de la pop-politique, les féministes de la phallophorie renversée: les châteurs châtrés. Tous néo-chrétiens, les premiers sont les soldats liés à un baptême de kamikase, les seconds les servants d'une seigneurie qui n'a plus de seigneurs. Ultra-cuirassés- dotés de muscles en guise de cerveau et déficients en matière grise- les premiers dissimulent sous leur armure un sourire effrayé, d'autant plus émacié qu'est plus grand le monument d'héroïsme qui le nourrit de vent; dans les paleurs et maigreurs des seconds, esprits muqueux et pénis acides, mémoires humiliées et vagins sans mémoires, s'engraisse un rat d'écogout nourri d'orgasmes interrompus. Ainsi, dans la rigidité cadavérique des distributeurs de mort, comme dans l'épuisement larvaire des jeûneurs de vie, triomphe le même nihilisme: la renonciation perfide ou louche au projet qualitatif, le sacrifice de toute certitude à un ressentiment suicidaire.

92-Tandis que le capital ayant atteint son degré maximum de colonialisme sur la matière comprend qu'il doit, pour survivre à l'empoisonnement, se dématérialiser, et pour ce faire, il prend à son service la pensée critique, et abandonne d'un seul coup l'apologie publicitaire de l'ordure opulente, les "avant-gardes" de la politique et de la pop-politique agissent comme le gros idiot des films comiques qui, voulant forcer des portes ouvertes, atterrit avec toute sa force dans la poubelle à immondice. Pendant trop de temps, la pensée révolutionnaire, assiégée par la contre-révolution triomphante, avait exprimé sa puissance exclusivement par la force de la négation; pendant trop de temps la dialectique radicale, submergée par les marées d'un positivisme en putréfaction, n'a pu s'affirmer que comme dialectique négative: au moment où le mouvement réel a fait sauter les premiers anneaux de la chaîne sériale,

au moment où il a immédiatement montré, avec l'apparition de la révolution biologique, le caractère insensé et démentiel de la "normalité" quotidienne, la substance mortelle du "style de vie" capitaliste, il a brûlé en un instant tout l'effort passé de cette pensée prisonnière de la négativité, en la libérant dans une affirmation violente et lumineuse de la qualité désensévelie. Ce n'est pas par hasard que, parmi les grenades lacrymogènes et les matracages de la police, les premiers à agir furent les cadets de cette pensée négative, ses héritiers prédestinés. On n'avait pas encore repavé les rues que le capital avait compris qu'il devait emprunter une nouvelle voie; ayant épuisé la force du premier élan, les insurgés se retrouvaient immédiatement d'autant plus faibles que leur affirmation s'était révélée grande et totalisante. Aucune école n'avait préparé les âmes à l'insurrection impétueuse de la qualité réaffirmée, aucune tradition de la pensée isolée n'avait osé nourrir le songe d'une globalité vitale engagée dans le heurt ultime de la vie contre la mort. Quelqu'un (certainement chez les situationnistes et chez quelques autres) avait "témérairement" prédit la réapparition de la révolution, tout en dénonçant furieusement la collusion du "mouvement ouvrier" avec l'organisation meurtrière de la démocratie de l'ordure ainsi que la capture de la politique dans l'idéologie de la non-essence. Mais ce n'était pas assez et ne pouvait suffire: jamais l'anticipation séparée de la vérité n'a pu immédiatement se généraliser, sinon dans des explosions d'autant plus menacées dans leur probabilité de durer qu'elles étaient qualitativement "exceptionnelles". Tout est changé depuis 1968, mais à la puissance illuminante du moment insurrectionnel et l'insurrection était celle de la vie redécouverte et affirmée comme possible, et pas seulement celle des barricades et des occupations -- a succédé, chez les protagonistes de la secousse, avec l'épuisement physique et celui de durer nouveaux, le renversement de cette puissance en faiblesse. Précisément parce qu'elle avait été aussi totale, aussi physiologique et donc biologique, tellement plus forte et plus grande globalement que celle envisagée par n'importe quel programme politique et culturel, l'insurrection de la qualité devait se maintenir et durer seulement à condition de continuer à être l'affirmation du tout sur le rien, d'être la mise à feu de la passion qui brûle tout papier et tout écran. Mais les protagonistes de ces premières apparitions étaient les héritiers prédestinés de la pensée politique et culturelle; le reflet de l'épuisement et de la stupeur d'avoir été imprévisibles ne pouvait qu'en reconduire la plus grande partie dans les niches d'où ils avaient jailli, terrorisés par la puissance même du nouveau qu'ils avaient incarné, les affaiblis du tout recommencèrent à mastiquer le rien. L'illusion de la durée les conduisait, par horreur de la faiblesse, à se retrancher parmi les pierres des désertes utopies politiques; un passé déjà vaincu pouvait réussir à apparaître, dans la fièvre de la subversion désormais connue comme réalité possible, mais déjà emprisonnée sous des cataractes de paroles, comme le terrain sur lequel fonder l'élan pour un nouveau saut hors du rien. C'est ainsi que le rien pouvait tenter son ultime saut, s'élançant pour abolir l'ultime vie.

93-Et pourtant tout était changé. L'apparition explosive de la qualité avait ébranlé de façon irréparable le règne jusque là impuni de la quantité. Le capital est "discours", organisation des sens fictifs enchaînés, machine logique, jeu serré de Représentations. S'il supporte, mithridatisé, toute attaque de la critique prisonnière de la pensée séparée, il ne tolère pas de démentis réels. Rien n'est plus incompatible avec l'organisation des apparences que l'apparition éblouissante du concret libéré. De cela- et avec un automatisme qui sera révélateur être la seule riposte possible à la spontanéité révolutionnaire- le capital se rendit instantanément conscient. Plus rien ne peut arriver par hasard sous la domination absolue de l'inauthenticité programmée. Les chars d'assaut de De Gaulle, comme les fusils de la police mexicaine ou les gaz aveuglants de la garde de Chicago, en apparaissant comme l'arme décisive du pouvoir politique, réussirent à masquer la contre-attaque la plus meurtrière que l'internationale capitaliste ait jamais projetée : le contrôle scientifique, et scientifiquement "politique", de ses propres contradictions démodées, l'élévation de la ratio au service de la survie, l'identification, publique cybernétiquement validée et axiomatisée, de son propre destin à celui de l'espèce. D'un seul coup, tout le "jeu" est renversé. La dialectique négative devient, réduite à la banalité du pile ou face de la logique binaire, le cheval de bataille des nouveaux apocalyptiques; la colère destructrice des insurgés contre la mort se transvase, congelée, dans le rachat de l'alternative millénariste. Démasqué comme gestionnaire de la mort, le capital répond en se confessant; mais immédiatement avare de tout geste et de tout être, il s'affirme comme mort repentie, il se désigne comme unique force capable de se dépasser; initié à la dialectique, il domestique le règne de la logique, ne craignant pas de se poser comme ce paradoxe: être le défenseur d'autant plus résolu de la survie qu'il a plus puissamment produit la destruction; être reconnu le gestionnaire le plus accrédité du sauvetage qu'il a été l'artisan le plus dénoncé du désastre.

94-Les "avant gardes" ne comprennent pas. Avec tout le retard qui a toujours caractérisé la politique des politiciens- voyeurs à l'oeil d'antiquaire dont parlait Marx- les hommes du ressentiment ne voient pas que l'ennemi a changé de position. Lutteurs imaginaires, ils ne perçoivent pas le mouvement du réel, et ainsi ne se rendent pas compte que l'adversaire n'est plus devant eux, mais derrière et les talonne de près, déterminant leur pas, programmant et patronant leurs mouvements. Critiquez, critiquez: quelque chose en sortira. Comme toujours quand la critique perd le contact avec son objet réel et s'autonomise, la polémique des avant gardiste se transforme en critique critique, s'entortille sur elle-même, clôt tout débouché sur la pratique tandis qu'elle pratique le sabotage le plus complet de la théorie, et produit des aliments culturels. Du lump-caviar de Aut-aut et de Tel-quel aux hot-dogs de la Monthly Review, du boudin de Potere Operaio aux cassoulets de Lotta Continua et aux marrons chauds de la Cause du Peuple, du curry au hashich de Re Nodo (1) au cocaçola avec LSD de OZ, l'impuissance est toute saveur pour des palais de foire gastronomique. De '69 à '71 toute la bile se déverse dans la

(1) Revue "ultra gauche" défendant la musique-pop, la drogue, etc...

cuisine. Tandis que les leaders de la défaite historique apprêtent des banquets avec les restes des idées les plus "choisies", refusées par le mouvement réel, les soldats de la masse, têtes de turcs des printemps rouges, réchauffent lors des automnes chauds la soupe rebouillie dans laquelle on trempe tous les vieux drapeaux. Il fallait un cadavre exquis pour qu'un coup de gel condense toutes ces vapeurs subitement. Si l'attentat de '69 avait accéléré l'hibernation de la spontanéité, empêchant pour quelque semestre encore que le procès naturel du dépassement de la politique atteigne ses niveaux de maturation, et de plénitude, le corps déchiqueté de Feltrinelli, cadavre conjugué de la politique et de la culture, qui avait vécu avec la vélocité désagrégatrice de l'argent mais aussi avec la générosité autodestructrice de l'erreur utile, posait sous les yeux des avant-gardistes la misère atroce des choix dictés, l'étroitesse meurtrière des alternatives irréelles

95. De tout cela, le corps prolétarien de l'espèce peut apparaître éloigné, mais c'est une illusion d'optique. S'il est vrai que les "avant-gardes" --culturelles comme politiques, depuis que la culture est la politique la plus politique, et vice-versa-- n'ont du mouvement réel qu'une connaissance imaginaire, il est pourtant vrai qu'elles se trouvent au point le plus spectaculairement visible de la réalité en mouvement. D'autre part, s'il est vrai que les explosions les plus authentiques de la créativité révolutionnaire ont jailli toujours en dehors des sites pronés par les avant-gardes, et dans les modes propres et avec le trait qu'on ne peut confondre de la qualité sans préjudice, il est pourtant vrai que les avant-gardes polarisent sur elles une image de la volonté de subversion, laquelle, sous la domination de l'irréalité, de l'inauthenticité et du factice, réussit, en l'absence de manifestations réelles, à apparaître comme la durée nostalgique de la passion estatique perdue, avec toute la vraisemblance, fanée mais tenace, de l'amination prisonnière de la stase. L'extase-- la joie dont parle Vancighem dans le "traité" et dans "Terrorisme ou Révolution" (1)-- est toujours déchirement et dissipation des stases: affirmation, totalisation, organicité du mouvement. La quotidienneté capitaliste, dans la mesure où elle s'affiche comme dynamique, vitesse, activité, progrès, et dans la mesure où on la soigne comme hystérie, éréthisme, frénésie, névrose, n'est que le continuum des stades, l'éternelle confirmation de la régression dans la répétition. Dans la communauté fictive de l'imagination réifiée-- la phase désormais en liquidation de la colonisation de la matière-- la production en série de la vie quotidienne portait toujours de la valorisation de l'archétype; le modèle "extatique" dans lequel revivait la sacralité de la valeur d'usage. Le culte de l'unique, de l'exclusif et de l'exquis, transmis par la bourgeoisie, durait encore, mais ils avaient déjà perdu la chaleur épique qui, à l'époque de la noblesse, avait toujours humanisé les trophées, rempli de passion les pierres précieuses, vitalisé demeures et êtres. L'unique, l'exclusif et l'exquis n'étaient déjà plus les gages et les signes concrets d'aventures substantiellement ineffables; voyages extatiques dont les objets et les paroles n'étaient pas destinés à valoir, sinon comme

(1) "Terrorisme ou Révolution", préface à "Pour la Révolution de Cocurderoy. Champ libre.

témoignages secondaires, preuves du possible, nobles scories, étant alors universellement admis que la vie (l'extase, l'aventure, la "valeur") ne peut jamais se limiter à ces signes, sinon en vue d'être représentée de façon commémorative. La bourgeoisie avait couvé son règne sur les choses en se nichant dans le marché, et le marché était en dehors des murs les plus jaloux de la noblesse. A peine celle-ci fut-elle détruite que le marché envahit tous les lieux, proscrivant les hommes régnant sur les hommes. La symbiologie, ayant perdu ses références extatiques, se traduisit en dictature des objets, en gravité et stases : le poids de l'or, les carats, la quantité. Monnaies, banques, accumulation de l'astuce et de la fraude dominèrent en éclipsant les "trésors" de conquête et de rapine. L'épique ayant été aboli, une poésie de l'instant clos, objective, se développait : la lyrique décadente et fétichiste des plaisirs faibles et tout de suite envolés ; dont l'unique sens authentique était celui qui restait condensé dans les souvenirs. De cette aura dégradée, exténuée, resplendissait la "valeur" thésaurisée dans les objets (les "biens") bourgeois. Fidèle à la tyrannie des choses, à la mesure et à la quantité, même la vie des hommes perdait la trajectoire de son destin, se décomposait en collection d'aventures minimales, campées dans le quotidien, dans la "saison", dans les vacances, dans le voyage, dans l'oubli de la substance et dans la fétichisation des restes. Le fétichisme des marchandises est un reflet de la retenue fécale de l'instant fuyant. La démocratie de l'ordure est déjà prête. A peine l'objet devient-il prototype, modèle de la série qu'il soustend immédiatement, que le peuple du capital est déjà prêt à se soumettre aux stases, à rentrer dans une répétitivité sériale que scandent les journées comme autant de clichés aveuglant sa misère grâce aux formes resplendissantes dont le cliché est le calque. Le prototype est toujours ailleurs, en réalité, nulle part, précisément parce qu'il est identique à la série qu'il soustend, mais l'aveuglement fonctionne : la communauté fictive vit de représentations.

96 - C'est en ce sens que les "avant-gardistes" peuvent représenter, vues à partir de la répétitivité régressive des stases et prises pour les vestales des extases dont elles sont au contraire les pleureuses, les prototypes d'une inversion persuasive. C'est pour cela que tout comportement complice les trahit deux fois : en ne les démasquant pas comme négation incarnée de ce qu'elles voudraient être, et en les confirmant comme représentation patente de ce qui manque partout, quand cela manque : la subversion, la qualité affirmée. Le "rêve d'une chose" a tôt fait de se transformer en une chose de rêve, la volonté de durée à se convertir en une volonté de ne pas changer. C'est la fin des alibis, dit Vaneighem, et ce doit l'être pour tous. Dès lors que la dialectique négative fait les honneurs de la maison au bureau du capital millénariste, il reste aux extrémistes à découvrir l'extrémisme suprême de la situation. Tous les arguments sont aux mains de l'ennemi au moment même où tout argument se dévoile comme alibi. C'est la fin des alibis : c'est la fin des arguments. La dialectique parle désormais dans les corps : la langue organique réapparaît, les signes et les symboles se réincarnent, la passion refuse

de se sublimer. Jamais il n'a été aussi simple de lutter du côté de la vie et jamais il n'a été aussi compliqué de le comprendre. "Nos idées sont dans toutes les têtes" disaient les Situationnistes, et c'était l'ultime monde possible pour prendre congé de l'idéalisme. Notre passion est dans les corps de tous. IL n'y a qu'à désapprendre à se méprendre. Aucun occu- ménisme n'est réaliste entre militant aveuglés par les "idées" mais dans la parfaite misère des corps mûrit rapidement l'affirmation explosive d'une communauté réelle. La lutte pour la vie est immédiatement universelle; dans le dépouillement de la corporéité de chacun se reconnaît instantanément le corps de l'espèce; dans la faim d'être se totalisent toutes les faim, dans le tort de ne pas être, tous les torts, dans la révolution biologique toutes les révolutions partielles, dans la fin de la préhistoire tout le sens méconnu de "l'histoire".

97--La "conscience de classe", telle que la concevait le léninisme historique, ruisselait de christianisme et de missionarisme mercantile. Tout comme les missionnaires, les commis voyageurs de la révolution transformaient les hommes en "âmes", distribuaient de petits miroirs déformant, combattant la passion nue et substituant aux sacrifices de sang aux puissances occultes le sacrifice des désirs à l'idéologie de l'espérance impuissante. C'est ainsi que l'idéologie bourgeoise a débordé du marché pour atteindre les dernières limites de la planète, charriant avec elle l'idolâtrie des "choses", la tactique de l'échange, la stratégie de la circulation valorisante et de l'accumulation de puissance désincorporée. Au fur et à mesure que la production plurale et impersonnelle des objets détruisait toute créativité singulière et personnelle, au fur et à mesure que l'industrie détruisait l'ingéniosité, les campagnes se vidaient d'ex-hommes et les fabriques se remplissaient d'automates, les gestes vendaient leur sens à la machine qui les effaçait de la vie; la physiologie compromise et ambiguë de l'homo faber, esclave de son ignorance du monde mais maître de ses approximations, se décomposait pour toujours dans la physiologie automatisée du "travailleur combiné", négation triomphante de la corporéité significative, décomposition organisée du "corps d'amour" (1) au service de la composition organique du capital, parvenue au point de trans- croissance au-delà des limites de l'homme. Si jusque là la préhistoire avait été l'histoire tourmentée de la subjectivité aliénée à la nature, et lancée à la recherche de son sens naturel vers la conquête, toujours moins lointaine d'une libération définitive vis-à-vis du fictif, et donc vers une paix désaliénante avec la nature, vers une recomposition organique de la subjectivité libérée avec l'objectivité libérée, dans la cohérence finalement atteinte de l'espèce avec la totalité naturante; au moment où la composition organique du capital s'agrégeait, en l'emprisonnant, la subjectivité et, en y détruisant tout trait humain, la force du désir risquait de perdre sa direction, la puissance du besoin de sens risquait de perdre son centre, la préhistoire risquait de se conclure sur elle-même, de fermer pour toujours à l'espèce

(1) Cf. Norman Brown: *Corpo d'amore. Il saggiatore.*

son débouché naturel dans l'histoire. La révolution bourgeoise a libéré les serfs des tyrans-seigneurs, mais pour réaliser une société de serfs généralisés. L'équivoque dont s'est nourrie l'ambiguïté léniniste a été celle d'hériter, au nom du socialisme, de cette tâche misérable. La contre-révolution a été le levain efficace de la domination réelle du capital. Dans la classe dominée, Marx avait vu toute la puissance de la subjectivité prisonnière, tout comme il avait vu dans la classe dominante toute la force mortelle de l'objectivité déshumanisante. Un socialisme capitaliste était au-delà de ses possibilités de prévision; mais c'est un socialisme capitaliste et un capitalisme socialiste qui s'est réalisé: de cela la dialectique radicale rend compte, tandis que les ultimes avant-gardes politiques s'en désespèrent de comprendre. En attendant, la réalisation du communisme et la libération des corps sont des moments proches l'un de l'autre. Plus la mort plane sur l'univers du sens désincorporé, sur l'organisation de la subjectivité impersonnelle, plus la vie se recueille dans les corps qui possèdent l'ultime secret élémentaire: la sagesse instinctive de leur besoin d'être des organismes totaux. C'est la fin des alibis: la révolution part des corps.

98- Le capital est désincorporation: représentation sous la domination absolue du capital, l'Ego est la figure dans laquelle le corps se représente. Plus le corps perd, avec le sens de ses gestes et moyennant la décomposition en fragments de sa fabrication, sa centralité organique, plus l'être de la corporéité innée se concentre, sublimé, dans la figure de soi, dans l'accumulation symbolique de sens fictif. Puisque la puissance est le plaisir, * depuis toujours la "volonté de puissance" est volonté de joie, et la joie fut longtemps la prime de l'audace. Mais les marchands ne savaient pas oser sinon pour trafiquer des symboles de la joie. Le risque des trafiquants est le risque des joueurs de hasard; les choses des marchands sont les reliques du plaisir sacrifié: signes de valeur. Si la révolution bourgeoise produit une typologie de l'Ego fondée sur les hiérarchies de l'avoir, et si la domination réelle du capital en la rareté, démocratisant l'avoir jusqu'au résidu et au vide à perdre, la Civilisation de la Famine tente la récupération désespérée de la symbiologie de l'être qui abolit comme score toute corporéité de la passion. Il est de nouveau possible de reconnaître la qualité de l'être en méconnaissant la qualité de l'avoir, mais à condition de ne pas prétendre être vraiment: à condition de mimer l'être selon les canons de la symbiologie devenue lithurgie, du théâtre devenu style du quotidien. L'économie politique intériorisée dicte les mêmes lois de racket et de gang que celle qui gouverne le marché, le procès de valorisation de l'Ego est l'identique du procès de valorisation du capital. L'Ego entrepreneur réifie ou exclut. Le rapport humain politisé est soumis à l'économie politique à pour loi l'objectivation réciproque. Il ne s'agit plus seulement de l'ancien et désormais pathétique narcissisme, par lequel chacun aimait dans l'autre la figure de soi qu'il y voyait reflétée telle qu'il l'aurait voulu vraie. Narcisse se reflétait en une * et le plaisir est la joie,

eau encore vive, l'Ego de la Famine se projette sur l'opacité. L'une peut encore moins être miroir de l'autre qu'elle est écran. La réification n'a plus rien de métaphorique: elle a tout du plus sordide réalisme. Si aimer un objet-symbolique (un miroir-fétiche) est déjà la dégradation désespérée de la passion, le conserver jalousement en rachète une part minime d'aliénation. Dans la réciproque séquestration possessive de la famille, et du "grand amour", il y avait au moins de vrai le poison du temps, le drame de la démythification, la corrosion des surfaces brillantes, l'effritement des fards et des stucks, la révélation de la misère qui se cache dans toute possession, la découverte dramatique de l'inauthentique immédiatement derrière la vraisemblance. Rien n'est plus annihilant que la destruction d'un système de fétiches à l'aide de la mise en scène de leurs faux contraires; rien ne ment plus sur la dialectique que le dépassement du faux par oeuvre d'un faux plus impudent et plus humiliant. L'amour des romantiques et des écadents était sûrement la caricature mercantile de la passion, mais en elle subsistait la dernière relique de la dimension épique; la "conquête", "l'aventure" et "l'histoire" d'amour reproduisant en miniature et dégradé en règle de jeu d'échecs, le risque mortel du tout ou rien, l'épreuve de l'être et du non-être, en définitive elles mettaient en scène le regret et quelque fois le déchirement de la qualité déjà perdue dans la totalité de l'existence, mais recherchée avec angoisse dans la rencontre extatique, dans la périphérie domestique des sentiments. Même les petits vices bourgeois, avec tout leur ridicule, conservaient dans leur fétiches la dernière tracenon vulgarisée du lien cosmique païen. La Civilisation de la Famine, avec raison, redoute plus que tout autre force, la force de la passion, et la craint au point de vouloir en détruire jusqu'à la survivance la plus humiliée. Même en cela la critique-critique a fini par se faire complice de l'ancantissement: détruisant la mise en scène de l'amour dégradé, attaquant la mystique emprisonnante de la famille où l'amour mourait d'oppression, décorticant la misère des amitiés instrumentales et collusives, où les affinités électives se changeaient en canailleries, elle y a trafiqué de ce qui y restait de vivant. En frappant la prostituée enceinte, elle l'a fait avorter.

99- Où était l'ES il y aura l'Ego, écrivit Freud. Un sanglant putch scientifique et là où était l'Es se manifeste le speculum d'un nouveau projet d'extraction.

"Je ne peux expérimenter votre expérience et vous ne pouvez expérimenter la mienne. Nous sommes tous deux des hommes invisibles. Tous les hommes sont invisibles les uns aux autres. L'expérience c'est l'invisibilité de l'homme à l'homme. L'expérience comme invisibilité de l'homme à l'homme est en même temps la chose la plus évidente de toutes. Seule l'expérience est évidente. Elle est l'unique évidence. La psychologie est le logos de l'expérience, c'est la structure de l'évidence; elle est donc la science de la science." (1)

(1) R.D. Laing. La politica dell'esperienza. Feltrinelli; p.14.

Ainsi parle Laing, psychiatre-phénoméno-existentialiste. Le terme sur lequel il insiste : "invisible", est manifestement une métaphore, peut-être utilisée par politesse ou timidité, plus probablement pour ne pas perdre la clientèle. Le mot qu'elle remplace, c'est-à-dire la réalité qu'elle cache, est "inessentiel" (2). L'expérience dont parle Laing, est l'expérience de l'inessence. Seule cette expérience est, pour lui, évidente. Et la psychologie est, évidemment, le logos de cette expérience, et elle est ainsi la science des sciences: la science des sciences qui mettent en forme l'inessence évidente. Attention à ces apologues de la fragmentation: (3) plus ils se montrent affligés et désespérés, plus ils font de gain. Véritables hommes du capital illuministe, ils sont les managers de la communauté de la Famine imaginée par Mansholt. Non seulement ils enseignent la résignation au Moi divisé, non seulement ils proclament millénaristes l'éclipse définitive de l'unité organique et de sa puissance, mais, astucieusement, ils se placent eux-mêmes; enveloppés dans la sphère magique de la science thérapeutique, au sommet de la nouvelle et unique hiérarchie possible: le shaman savant de la communauté néo-chrétienne, l'administrateur délégué de la schizophrénie socialisée, le Moi indivis dans lequel la société du capital trouve son centralisme démocratique, le bureau central du jeu, absolument mortel, de l'in ou de l'out. Il est vrai que les hommes en sont arrivés à ne pas se voir et ils en sont arrivés à ne pas se voir en tant qu'ils en sont venus à ne pas être les uns pour les autres mais il est clair que c'est cela qu'on veut leur faire croire vrai dans l'absolu,

vrai définitivement, alors que cela n'est vrai que pour tous les instants qui séparent, toujours plus brièvement, les apparitions pressantes de la qualité qui s'affirme, les explosions de la vie. Mais, précisément, c'est de ce risque qu'ils sont les vigilants gardiens. Dans ce but ils s'emploient à surveiller ce qui est vrai seulement dans un instant, afin d'empêcher qu'il cesse d'être vrai, et pour toujours.

100-C'est seulement à condition de se voir projetés dans l'opacité que les hommes peuvent réellement ne pas se voir. Mais l'opacité n'est pas neutre, elle n'est pas la pure disparition du sens vivant et de l'expérience aventureuse; au contraire elle est un écran placé pour cacher, mais qui, pour cacher, s'anime de faux. C'est seulement en pratiquant cette sorte de triangulation avec l'image extérieure à soi, qui ne les reflète pas, mais qui les modèle, que les hommes en arrivent à ne pas se voir et donc à ne pas s'expérimenter tels qu'ils sont. Même dans ce cas, le mécanisme d'extraction de l'expérience et de cristallisation du sens mort, typique de la langue, montre qu'il a entièrement intégré l'expression créatrice du corps, qu'il l'a assujéti à sa propre domination. La Société Thérapeutique qui est la forme organisationnelle dans laquelle

(2) Nous traduisons ainsi "inessente": littéralement non étant, mais du point de vue de l'essence. Ce que l'on perçoit mieux dans le substantif inessence, littéralement: non-essence.

(3) Cf. toujours Laing: Le Moi divisé; Einaudi.

vut se glisser le contenu nihiliste de la civilisation de la Famine, reproduit à l'échelle de la plus grande généralisation le même mécanisme que celui qui gouverne la production et la valorisation de l'Ego entrepreneur. Inclusion, exclusion; à partir de la conviction, qui est déjà loi, de l'absolue inconsistance réelle, tant des "valeurs" qui déterminent la communauté des inclus, * scellent la ségrégation des exclus. A la limite, chacun se valorise et se juge lui-même: voilà la dernière étape du libre arbitre, après qu'il ait franchi les degrés descendants de toute valorisation et de tout hasard. Il est toujours moins question d'exclure par force et contre leur volonté les rebelles à la domestication, les ensauvagés du refus de l'insensé, et il s'agit toujours plus d'enregistrer des compromis de participation ou d'inventorier des protocoles de reddition. L'organisation de la subjectivité représentative promulgue un tas de règles du jeu, et que de passer d'un jeu à l'autre-même si la première des règles est celle de s'investir tous, sans réserve apparente, dans le jeu et dans son "esprit"-chacun passe d'une règle à une autre, et c'est ce qui compte pour la maison de jeu. Chacun sait que le plaisir, la prime réelle de la puissance réelle, est, dans la démocratie des déchets, un trésor bien trop enseveli pour que le cynisme de règle consente à en admettre l'existence, donc le plaisir doit être un bien perdu; mais si on peut en évoquer les reliques, on ne peut en ressusciter la liturgie: c'est en cela que tient l'appât du jeu. Mais un ultérieur procès dévalue tant l'appât que le jeu en soi et pour soi: ce qui compte c'est la règle- être présent dans la règle- le respect sévère et mortificateur du code et de ses lois rassurantes. Rassurantes contre la passion, parce que c'est elle le démon obsessionnellement exorcisé, d'autant plus source de terreur que plus latent dans sa force explosive. Tout rapport humain est donc une partie jouée "pour l'argent" (en vue d'obtenir valeur symbolique) et, comme toute partie, ou bien survient concrètement dans un tripôt, un cercle, une secte, une initiation, une ambiance de conjurés, une mafia, une maçonnerie, ou en évoque fortement l'image. La force de la partie est dans la règle qui la régit. Pour cette raison, sur tout jeu règne, comme étant son sens, la règle qui le régit, et pour cette raison tout rapport humain est non seulement une représentation, c'est-à-dire une transcription de symboles, non seulement il comporte un appât symbolique et une liturgie substituée aux actes réels, mais il est surtout un acte public, duquel les participants "en personne" ne sont que les spectateurs les plus proches.

101- Ayant découvert le sordide du "bonheur", l'avare et fécale accumulation de valeur symbolique dans la possession réciproque des corps, investis d'une passion d'autant plus concentrée que réifiante, d'autant plus exclusive qu'excluant sa propre vocation organique à la totalité, la critique passée au service de la famine n'est capable de vivre que de malheur. C'était vrai: la fixation patrimoniale des amours et des amitiés trahissaient le sens de la joie et rien ne pouvait être plus opposé à la

*que des jugements qui

joie que le frisson des orgasmes arrachés par pure force de représentation, rien de plus spectral et de plus déposédant que la physique opaque d'un corps vu comme son souvenir éteint, et vécu en tant qu'obstruction due aux déchets accumulés et qui ferme à la passion les horizons de son possible, la contraignant à s'y presser contre, comme le fait l'eau contre l'écluse, afin de connaître sa propre force exclusivement comme rétention, engorgement et prison. C'était vrai que la passion s'y humiliait et se transformait en damnation. Mais pourquoi en était-il ainsi? Ceci est la plus minime vérité que la civilisation de la Famine prétend effacer

La civilisation de la Famine veut un peuple d'esthètes, mais pénitents. Puisque le capital anthropomorphe produit en chaque homme son identique, le capital autocritique produit des hommes autocritiques. En eux, la négativité prend le pouvoir. C'est ainsi que la dialectique négative se convertit dans la sagesse astucieuse avec laquelle chacun administre les étapes de son propre jeûne. Il se généralise une poésie de l'insuffisance, une éthique de la diète. Devenus osseux, les héros de la renonciation perdent chaque jour le poids de la passion. La passion, inextinguible tant que le corps a un souffle d'air, l'emporte sur les rêves toujours plus hiératiques des nouveaux fakirs, et peu à peu en surgit, en les bouleversant. Mais tout de suite, en raison de son caractère reconnaissable sans équivoque possible, et de sa puissante authenticité, elle se précipite, isolée, dans l'équivoque, resplendit, embarrassante, dans l'inauthentique. C'est, chaque fois, l'épreuve du feu. La passion qui est éruption qualitative, (température) affirmation du besoin de tout sur l'habitude du rien, peut toujours renverser toute résignation en révolte, toute défaite en victoire. C'est pour cela que le nihilisme d'Etat la redoute comme sa plus grande ennemie. C'est pour cela qu'il la cerne avec ses cordons sanitaires, c'est pour cela qu'il l'assiège immédiatement à l'aide du discrédit et de l'incrédulité. Mais la qualité spécifique de la passion empêche qu'on la ligote en la niant simplement: elle est la négation invincible de toute négativité; ainsi la tactique du nouveau nihilisme apprend de la fausse dialectique le truc de la fausse affirmation: elle valorise la passion comme l'instant exquis, en soulignant par la négativité son irradiante qualité; elle l'exorcise en l'encastrant dans la poésie de la rareté et de l'intermittence. On peut être passionné pour un moment, et il sera d'autant plus élevé que vécu comme non-répétable, d'autant plus incandescent que campé dans le gel. Si le discrédit et l'incrédulité ne parviennent pas à empêcher l'émergence insurrectionnelle de la passion, ils parviennent pourtant de cette façon à la circonscrire et à en asphyxier la durée, et pour cela, ils n'ont qu'à en tisser une apologie désespérée.

102--Même en cela est visible la trace d'une sagesse critique qui s'est révoltée contre son propre sens. L'insurrection fut rare à l'époque historique où le capital s'affirmait comme le meilleur des mondes possibles, et la dialectique radicale appris avant tout à ne tolérer aucune tentative de simuler artificiellement la continuité

et la durée. L'intermittence était le souffle non naturel de la révolte suffoquée, mais on abolissait pas la réalité de l'oppression en niant simplement son pouvoir d'asphyxie. Même de ce réalisme lucide, qui était la force de la pensée assiégée, le capital nihiliste s'est fait une ruse, en programmant un existentialisme de la fragmentation juste au moment où l'insurrection s'étendait et se généralisait, et en insinuant dans son peuple une poésie des épiphénomènes, précisément quand la bataille entre la vie et la mort totalisait le sens élémentaire de toute phénoménologie.

103--Heureux les pauvres de corps parce que leur règne sera sur terre: aux shamanes de la mort repentie reste le sourire de cette ultime "élégance", maintenant que la terre est véritablement désolée, et que*le corps subsiste la dernière certitude de la vie. Au point où la pensée risque de se séparer pour toujours de la totalité organique des corps, réalisant ainsi la domination parfaite du sens mort sur le sens qui fut vivant, il n'est plus possible de penser de façon cohérente si ce n'est en termes de corporalité globale. La parole de la dialectique radicale reconnaît pour sienne cette tâche extrême: empêcher les paroles d'engloutir les raisons des corps, de les arracher au règne de l'inessence pour les reconduire aux essences emprisonnées. Ce sera avec les derniers mots que la révolution biologique débouchera de la préhistoire dans l'histoire, et ce seront les feux de la passion libérée qui les brûlera, dans l'air dont elles n'auront plus besoin. La dialectique radicale se fait dans les corps, mais elle ne renonce pas à la parole uniquement parce qu'elle doit la démasquer comme l'arme la plus puissante de l'irréalité organisée. Attaquer toute forme de conviction idéologique, la montrer comme chancre qui vide de toute vie le sens de la raison, ne signifie pas désarmer le cerveau et saisir les gourdin en finissant dans la troupe des armuriers qui ont fait de leur tête un marteau. S'il est désormais certain que la théorie ne peut pas être l'anticipation(le "prototype ") d'une "conscience de classe" à reproduire en série, il est tout autant certain que la théorie est la compréhension organique de la dynamique du présent -- le présent comme préhistoire -- totalisation du sens vivant, projet qualitatif immédiat, ré-assomption de la potentialité latente de la raison niée, affirmation du possible, démasquage et démonstration de l'irréel. Tout cela est encore, en même temps que vérité et vie des corps, possibilité de la parole. L'efficacité meurtrière de la parole aliénée montre justement quelle puissance s'attache à la symbiologie du verbe, matrice de toute hiérarchie cristallisante; même si, désormais, il est toujours plus clair que la parole aliénée, l'accumulation cristallisée de sens mort, est d'autant plus proche de l'emporter sur la vie ou de disparaître (et elle disparaîtra) qu'elle se récite en choses et gestes, qu'elle affirme d'autant plus le non-être qu'elle fait advenir l'être du rien. Il faut comprendre à fond que la réalité irréalité c'est le langage réifié :

* dans

seulement de cette façon on comprend combien il n'a rien à partager avec les sources ensevelies des besoins vitaux niés, et comment jusqu'au bout, il les occulte et les trahit. Entendons-nous : la domination absolue de l'irréalité se manifeste dans les formes de la plus dure réalité, le règne de l'idéologie se réalise dans les règles de la pratique du concret. Il est par instant-pourvu qu'ils acceptent d'être des instants - rendu au corps toute la corporéité.

104- Ce qui rend désormais évidente la transformation du réel en irréel, c'est la différence absolue de niveau entre les "pratiques subversives" immédiatistes, qui ne sont que la réalisation de poétiques spectaculaires (passées au filtre du capital producteur d'images), et donc de l'idéologie devenant la matrice du "comportement", et qui trouvent ensuite leur vérité dans la contre-révolution (à ce propos, les bakouninistes et les bolchéviques se présentent sur le marché de la "culture politique avec une infinité de variantes), et la praxis révolutionnaire qui, naissant du conflit vécu et surmonté- la vraie guerre civile- de chacun avec lui-même en tant que faisant partie du monde dominant, ne peut être que consciente, et donc la réalisation de la théorie, comme telle irréductible à une quelconque modélisation stylistique. Ce qu'aujourd'hui on présente ou l'on met en oeuvre comme "pratique" ou comme "réalisation concrète", est dans sa vérité contemplation, soumission pure et simple à la puissance omnivore des images, qui ont maintenant assimilé et réduit à elles (à l'esthétique) toutes les ambiguïtés et les misères présentes dans les vicissitudes du mouvement révolutionnaire ; le capital en fait le centre du spectacle de ses propres contradictions et parvient par un usage conscient de lui-même, en tant que médiation de toute instantanéité, à un bouleversement aveuglant de la dialectique même.

105- Le but de la théorie consiste à se rendre conscient des mécanismes pratiques par lesquels la domination de l'inessentiel (inessente) vile de l'intérieur, en l'isolant dans son "malheur" en soi, toute pulsion vers l'authentique et donc vers le réel vivant. Comprendre signifie avant tout se comprendre: saisir le sens aussi bien subjectif qu'objectif de sa propre non-essence forcée. Quiconque se comprend, comprend par son cas particulier, le secret banal et terrible de l'aliénation généralisée. Quiconque comprend, est un théoricien pratique. Il ne s'agit pas de mettre en pratique une théorie qui, dans le meilleur des cas, n'est qu'une glose mal-comprise d'un "texte" initiatique et donc de la mauvaise littérature. Il s'agit d'être, dans tous les cas et pour chacun, l'auteur vivant, à la première personne, de ce "texte" qui s'écoule et qui représente le mouvement réel, le corps vivant de la théorie en procès. L' initiation est l'approche indispensable à la critique pratique, mais dans le sens exclusif que l'étincelle de la volonté critique ne peut être pour chacun qu'un

événement révélateur, une aventure, une rupture de continuité par rapport à la narcose induite par la quotidienneté sérielle. Ce n'est que dans ce sens que celui qui la vit, dans son être initié à la division entre l'être et la non-essence, dans sa prise de parti pour l'être contre son contraire, se trouve dans la communauté-processus du mouvement réel, dans le "parti"-être de la révolution.

106- La pratique du concret est la religion des néo-chrétiens. Personne n'est aussi habile dans la guérilla contre la théorie qu'eux. "Passons à la pratique" est le slogan de rigueur au moyen duquel les plus obstinés de ces combattants imaginaires se débarrassent de leur dernière possibilité de voir le concret et s'abandonnent résolument à l'abstraction la plus irréel. L'effort torturant de se conformer à l'implacable dialectique marxiste du procès révolutionnaire, a souvent cédé la place à des déviations au travers desquelles l'action des communistes s'est dispersée et émiettée en de prétendues réalisations concrètes, dans la sur-évaluation d'activités ou d'instituts particuliers qui passaient pour constituer une passerelle de continuité dans le passage au communisme lequel n'était pas le saut effrayant dans l'abîme de la révolution, la catastrophe marxiste d'où devait faire irruption la rénovation de l'humanité". (6) Bordiga avait bien compris le caractère "catastrophique" de la révolution ainsi que le renversement insidieux de la dialectique qui est

l'arme typique de la contre-révolution. Mais comme il ne s'agit plus de combattre les déviations d'un parti, en un moment où la réalité de la lutte se révèle dans toute sa radicalité pour l'affirmation de la subjectivité organique de l'espèce contre la négation de l'objectivité organisée dans la machine sociale; de même qu'il ne s'agit plus de reconnaître les "activités particulières" et les "instituts particuliers" dans la pratique dénaturée des gestions politiques d'état ou de parti; il s'agit, en allant beaucoup plus vite et profondément, de dénoncer finalement l'intériorisation advenue de l'inorganique dans l'organique et donc de démasquer et de vaincre l'ennemi en favorisant et en accélérant son rejet là où il a le plus insidieusement érigé la dernière de ses citadelles: dans l'intériorité fictive du Moi et de sa production, dans la fausse liberté de son prétendu libre-arbitre. Il est temps d'être concrets: nous dévoilons l'illusion du "concret". Il est temps d'être entièrement collectivistes ou plutôt communistes: nous attaquons la fausse "unicité" (et l'humanisme mécaniste) du Moi le plus "secret" et le plus "exclusif" et nous en montrons la fonction hétéronome. Il est temps d'être historicistes nous démontrons comment les cristaux les plus durs et

(6) A. Bordiga: "Les buts des communistes", "Il soviet" n°8, 1920, cité dans la préface de J. Camatte aux "Textes sur le communisme", Editions "La vecchia Talpa", Naples. Il s'agit de "Bordiga et la passion du communisme"

et les plus réfractaires du sens mort, accumulé dans la préhistoire de l'espèce, sont aujourd'hui le diaphragme lenticulaire qui sépare la subjectivité de l'espèce enfouie dans chacun de l'objectivité régnant dans son protagoniste-focaliseur : le Moi divisé de la société des débris. Il est temps d'être entièrement matérialistes : nous analysons le caractère abstrait des mécanismes matériels.

107-- Ce n'est pas d'aujourd'hui que la révolution est biologique : elle l'est depuis toujours. Nous sommes en train de vivre l'instant catastrophique de la solution finale. Esquissée avec la trivialité du génocide guerrier des contre-révolutionnaires nazi-fascistes, la solution finale a franchi son initiation encore infantile et apparaît aujourd'hui enfin dans toute la complexité totalisante de sa maturité : se présentant comme la fin de tout ce qui contient son contraire, elle résume ainsi dans son ambivalence explosive le sens de toute la pensée positive vaincue et de toutes les révolutions partielles résorbées de même que le sens de toute la dialectique négative implicite dans les contre-révolutions qui l'ont intégré et métabolisé sans l'annuler mais en en différant les échéances invisibles. C'est aujourd'hui le terme de toutes les échéances. Justement parce que nous sommes bien proches de la fin, la libération de l'espèce apparaît comme une entreprise désespérée, mais ce qui se désespère en nous c'est la mort, c'est l'impossibilité de la survie : la force de la révolte passe au travers du maximum de faiblesse et se trouve au seuil de l'invivabilité extrême que la nécessité de vivre fait jaillir avec la puissance d'une alternative qu'on ne peut renvoyer à plus tard. Plus que jamais, il est nécessaire de rappeler que la révolution n'est pas cette option idéaliste qui mûrit, à l'écart, le projet abstrait d'une réalité utopique "alternative", mais au contraire, c'est le procès entièrement interne de l'évolution de l'espèce, procès entièrement physiologique et biologique par lequel les modes de production de la communauté humaine aliénée, parvenus à leur point de chute (en dehors de toute cohérence organique dans l'émancipation des corps de la prothèse changeante qui leur a permis de se procurer une possibilité de réconciliation avec l'univers naturel), se videront de tout contenu, se désintégreront et seront abandonnés. C'est de cette manière que l'espèce se prépare à accomplir l'ultime évolution nécessaire pour sortir de sa préhistoire et parvenir, pour la première fois dans son existence, à un état d'équilibre dynamique, cohérent avec l'évolution de la totalité organique naturante. Quiconque présente la révolution comme quelque chose d'inférieur à cette tâche décisive, milite du côté de la mort : un retard quelconque dans la compréhension des échéances réelles est un répit de plus pour le capital assiégé. Il n'est plus permis de nourrir des incertitudes : le capital, dans sa phase extrême de domination absolue, réunit en lui toutes les aliénations de la survie inorganique, qu'il a traînées durant la préhistoire de l'espèce et qu'il s'est approprié comme sens fictif d'une fausse histoire. L'utopie

est le règne parfaitement irréel de la survie quotidienne, entretenu pour durer au-delà de ses limites historiques par les forces qui ont créé le dernier pouvoir possible et qui savent qu'elles doivent disparaître aussitôt que l'espèce se sera libérée de sa dernière aliénation. C'est là le secret du mécanisme qui fait apparaître à chacun, comme réels et propres, des besoins qui ne sont que ceux du capital intériorisés et comme irréels, imaginés, utopiques et honteux des besoins authentiques : à savoir ceux d'être une créature naturelle. C'est le Moi-entrepreneur qui est l'agent et le gardien de ce mensonge profond mais fragile. Il est nécessaire à présent de vérifier concrètement le caractère absolument inessentiel de ces nécessités fictives du corps que l'Ego qualifie d'impératifs. Il faut déterrer de là où ils se trouvent, c-à-d à l'abri de l'économie politique intériorisée, les termes simples du métabolisme organique naturel, les lois, d'autant plus évidentes qu'elles sont reniées, de la vie en tant qu'activité physiologique et bio-logique. On ne peut travestir le naturel qu'en dépeignant la communauté humaine comme semblable en tout et pour tout à la termitière et à la fourmilière dans lesquelles serait situé le centre cybernétique des opérations à la place de la reine des termites ou des fourmis. Mais l'homme n'est pas structuré pour une telle sorte de destin limité, car la façon dont est constitué son corps montre le projet implicite d'un esprit universel autonome et changeant. L'espèce a été réduite pendant trop longtemps, de par l'usage défensif des outils-prothèse, à ne connaître qu'imparfaitement et partiellement la potentialité créative de sa propre structure organique. La révolution biologique aura par dessus tout ce résultat : dévoiler entièrement aux hommes, à travers la difficulté forcée de la plus grande misère, la richesse immédiatement disponible de leur organisme en devenir.

108. Au degré maximum de l'autoproduction de l'aliénation, toute la réalité colonisée par le capital n'est que prothèse : langue inorganique réifiée, système symbolique construit à la place de l'être. L'authentique faim des corps - le besoin désormais déchainé d'être - regarde le concret comme l'apparition de la non-essence. Mais c'est une transparence de glace compacte : aucune illusion sur la facilité à démasquer la mascarade. Justement parce que le non-être assiège la survie de chacun et la fonde comme telle, isole chacun dans sa propre misère de sens, dans sa propre faim inassouvie. Le paradoxe est que nous devons apprendre des faits sans en être effrayés : la volonté de révolte est à présent le besoin de vie que personne ne peut se cacher ; sa généralisation, au niveau latent, est un fait accompli ; mais plus la survie devient insoutenable et asphyxiante, plus c'est entre la vie et la mort qu'intervient l'enjeu et plus l'objectivité massifiée de la misère se resserre

et se fige autour de la révolte de chacun : la faiblesse de l'irréalité n'est pas hors mais en nous, dans la mesure même où nous ne sommes pas ailleurs mais à l'intérieur de la survie, non dans d'illusoires et impossibles "espaces libérés", mais en tout et pour tout dans la dimension pour ainsi dire "unitaire" du destin général, dont le despotisme du capitalisme est le patron de fait et continuera à l'être jusqu'au dernier instant de son pouvoir. Aucun gradualisme n'est envisageable sinon le gradualisme mortel de la contre-révolution. Ce que la révolution sait est déjà pratiquement partout tout : rien ne pourrait être plus simple et sans appel. Le reste de la lutte repose sur la croissance toujours plus rapide d'une émergence déjà maintenant parvenue historiquement, dans ses termes élémentaires, à maturité : l'impossibilité de la vie. Nous vivons la dialectique de l'absurde : alors que tout le monde saura ce qu'il est toujours moins vraisemblable de cacher, chacun participera au fait d'être automatiquement obnubilés par son "aptitude à la douleur" naturelle, chacun sera amené à parler d'autre chose, et surtout à faire autre chose et cette autre chose aura la forme d'un besoin éludé, sera le faux d'une carence vécue ; tout ceci avec la plus grande vitesse de transformation et avec l'approche la plus efficace dont sont capables les sciences du mensonge. La lutte que le sens fictif mène déjà à présent contre la dialectique radicale sera surtout une bataille qui sera jouée sur la base de fausses tâches, du mimétisme et de l'illusionisme. Comme cela est évident déjà dans ces épisodes significatifs comme le rapport du M.I.T., il n'est plus possible au capital de cacher le progrès de sa propre issue fatale, et, au contraire, toute la stratégie du capital est désormais dans la simulation d'une capacité autocritique, qu'il reste à représenter, donc à symboliser fictivement la prise en charge de la catastrophe par le contrôle scientifique et la planification opportune d'une inversion de tendance décisive. Mais gare à celui qui se contentera de veiller sur ce seul terrain, macroscopiquement représentatif, aux manœuvres d'un ennemi imaginé comme un état-major de puissance étrangères : on ne se rendra pas compte que l'organisation spatio-temporelle de la non-essence travaille en même temps de l'intérieur de même qu'elle se trouve dans sa mécanique désormais éprouvée. Le capital est le "discours" réifié de la contre-révolution, et la contre-révolution n'est que le renversement automatique des besoins réels en exaucements fictifs, tant et simultanément sur le terrain des choix politiques, des résolutions économique-politiques mises en scène au niveau des destins planétaires que sur le terrain de l'"intérieurité" de chacun, en tant que spectateur, bénéficiaire ou adversaire illusoire de ces choix et résolutions, en tant qu'isolé fictivement dans sa subjectivité non-reliée, et au contraire soudé réellement et concrètement par l'intériorisation parfaitement consommée de l'économie politique à laquelle

toute survie est consubstantielle, aux destins généraux dans leur simultanéité en procès. La contre-révolution a aussi anticipé en cela qu'elle a dénaturé le sens, le besoin cardinal de la révolution : l'individualité est détruite mais seulement parce que la domination de l'im-personnalité autonomisée du non-sens agonise quelques années de plus.

109- Quiconque a vécu ou est en train de vivre la désintégration du "milieu gauchiste" (1), sait par expérience de quoi nous parlons. Tout est ambivalent et contradictoire et change avec la plus grande rapidité. L'alternance toujours plus accélérée de deux subjectivités antagonistes et complémentaires se déroulent sous nos yeux. Il suffit d'un instant pour convertir isolément, faiblesse et impuissance en communauté, force et puissance. Face au repliement de la passion humiliée, les faits divers procurent des injections de passions déchaînées, mais aussi vice-versa. Tout le monde semble certain de vivre à l'unisson du progrès projeté et en même temps le contraire semble aussi certain : à savoir de ne pas être dans son assiette, d'être en dehors du souffle unitaire de la lutte. Pendant un moment, la lutte est le centre de la vie, un moment plus tard on ne ressent plus ni lutte ni vie. Mais il suffit que le fléchissement consomme son instant pour que l'instant suivant soit déjà à un degré inférieur de clarté et de conscience ; alors qu'une nouvelle crise est déjà en gestation. Il n'est même pas permis à quelqu'un de s'accorder avec sa volonté de vivre la plus authentique jusqu'à ce que vivre soit devenu possible. La passion ne peut aujourd'hui se reconnaître que sous une forme brisée mais elle renaît immédiatement ailleurs : non pas intermittente mais irréductible ; non pas fragile mais jamais utopiste ; connaissant son objet et sa qualité tant qu'il suffit de se débarrasser avec impatience et mépris de toute tâche erronée. La passion éversive n'est plus réceptive à un mensonge quelconque, et elle connaît finalement aussi bien son but dernier que le temps qui lui est compté. Et c'est pourquoi sont en train de disparaître toutes les dernières cloisons que la passion repousse en détruisant en nous la fausseté des apparences ; c'est sa force qui dissout les cloisons et les obstacles et nous - qui sommes les batarafs de la non-vie, mi-esclaves du non-sens, mi-partisans de l'être - nous, dans notre duplicité forcée, nous ressentons aussi bien sa force que notre faiblesse, sa connaissance de la certitude que notre désespoir. Seuls les volontaires de la stupidité peuvent continuer à s'effrayer de cette façon haletante et fébrile dont la désagrégation dissimule la réussite et donc à mentir en se le cachant alternativement. Celui qui en est arrivé à en avoir honte renonce à comprendre, et, jus-

(1) en français dans le texte.

tement en valorisant à l'envers l' "état d'âme" , en refusant ainsi d'en saisir le sens et la limite , il se condamne à vivre comme âme de l'Etat , comme serf de l'idéal. Rien n'est plus pénible et mortifiant que de répéter que c'est la coercition qui gouverne les luttes continuelles des militants d'autant plus durs et plus audacieux qu'ils sont délabrés dans leur être et démissionnaires dans leur compréhension. Les épaves de la politique en ruine "secouent " la révolution comme les joueurs les plus incrépinisés secouent l'appareil-à-sous : la journée est plus belle quand il pleut une grêle de coups , monnaies misérables d'un jeu qui, bien plus subtil et meurtrier, se déroule autrement et ailleurs. Le triomphe de la mort peut échoir à une personne désignée, même si les projectiles de la police font plus souvent mouche sur des gens qui passent et non pas parce qu'ils se sont trompés banlement de cible. Mercenaires sans ambiguïté, les policiers jouent instinctivement en anticipant: ils savent que n'importe qui est leur ennemi futur-présent. Tout au moins, le policier a une imagination appropriée à la partie: les dimensions générales de l'engagement sont telles qu'il n'a pas de problème de cible.

110--Là où tout fragment d'une analyse honnête se transforme en un instant en coquille objectale du slogan; là où tout geste d'une radicalité authentique se convertit immédiatement en style ; là où toute perception naturelle de la qualité se renverse en esthétique de chantage : c'est là qu'on voit comment en substance la vitesse de la dialectique en action-- la théorie qui se présente comme l'éclair qui identifie les événements et les raisons-- ne connaît pas de frein plus efficace que celui de son imitation répétée, éternellement en retard et donc perpétuellement liquidatrice. Aussitôt qu'elle est trahie dans son élément essentiel le plus intrinsèque, c-à-d la subjectivité qualitative , la théorie brise ses propres signes avant qu'ils deviennent les symboles de son contraire : elle n'anticipe plus que le sentiment immédiatement cuisant de son retard. Il n'y a pas de fuite en avant: le capital fuit en avant, mais de façon illusoire. Le présent est tout pour tout le monde. S'il est possible et nécessaire d'affirmer, parce que c'est vrai, que le futur sera la révolution, c'est parce que le présent est déjà la révolution en procès. S'il est inévitable d'exposer l'autre branche de l'alternative, la victoire de la mort et la fin de l'espèce, c'est parce que le présent est la victoire de la mort et la fin de l'espèce, spectographiée dans la téléologie des apparences. Mais le règne des apparences c'est le concret -- les "choses" , l'organisation des gestes qui les investissent de sens et les mettent en relation, les mécanismes qui les produisent et qui produisent celui qui produit ces " choses" en un unique mouvement, en même temps de réification et d'abstraction-- tandis que le procès réel est le latent , toujours moins occulté, mais pas encore libéré. Il reste à effectuer, tout en nous séparant, le démantèlement généralisé du règne du fictif, cette organisation éblouissante du concret-symbolique ou bien la manifestation patente de ce qui est déjà besoin vivant de chacun dans l'affirmation libérée de la vie de tous. Le procès révolutionnaire est l'effraction nécessaire du concret, la désarticulation

du système d'investissements symboliques qui se matérialise dans l'univers des objets et des gestes qui en sont les déterminants-déterminés, car il en révèle définitivement le vidage qui s'est effectué tout au long de la préhistoire, le néant qui nous est resté pour le nourrir. Il ne s'agit plus déjà du "néant" métaphysique sur lequel les philosophes ont déliré beaucoup trop longtemps; il s'agit du "néant" le plus parfaitement physique: le contraire patent du besoin essentiel qu'il trahit et élude. Même éblouis, par moments, par le caractère concret de l'irréel, nous devons poursuivre dans cette certitude: le tout ou le rien, aujourd'hui plus que jamais inextricablement mêlés, se sépareront, quand la passion de vivre sous le communisme brisera toute coquille de l'intérieur, quand l'activité des hommes se libérera du despotisme des symboles, quand chaque geste prendra la signification d'un moment de l'être qui se crée, quand on ne donnera à chaque objet d'autre "valeur" que celle de son existence dans le contexte de l'être en mouvement

7- Les infortunes de la passion

"...puisque par la logique du concept on a déjà un matériau complètement prêt et fixé, un matériau, on peut dire, ossifié, la tâche consiste ici à le rendre fluide et à rallumer le concept vivant dans cette matière morte. S'il y a des difficultés particulières à construire une ville nouvelle sur une lande déserte, l'on trouve au contraire suffisamment de matériaux, mais à cause de cela justement de très grands obstacles d'autre sorte, lorsqu'il s'agit de donner une disposition nouvelle à une ville ancienne, solidement construite et maintenue par une possession et une habitation continues; on doit alors décider que l'on ne fera absolument aucun usage d'une grande partie, du reste appréciable, de ce qui s'y trouve."

G.W.F. Hegel, "Science de la logique"

111- Au fur et à mesure que le procès d'intériorisation s'accélère en dématérialisant les concrétions objectuelles de la valeur et en désertant les lieux communs transformés en puits empoisonnés; au fur et à mesure que la réalisation de la valeur, s'intériorisant en chacun, se subjective en fragments autonomisés à l'identique, en identités humanisées et socialisées de la valeur; au fur et à mesure que la communauté matérielle capitaliste s'émancipe de sa matérialité en procès parvenue à l'émergence maximale de sa propre dynamique autodestructrice, elle se convertit en communauté fictivement "spirituelle" et assimile, par sa propre terreur, sa vocation tragicomique à de la transcendance; toute polarité historique cristallisée de l'extérieur tend à disparaître, toute division de classe à s'évanouir dans un climat mortel. Seul le degré le plus élevé et le plus proche de l'aliénation absolue contient en lui les prémisses concrètes d'un dépassement de toute aliénation. Précisément parce que la révolution moderne ne peut être rien de moins que la révolution biologique, elle ne peut être que majoritaire. C'est seulement lorsque la majorité "active" des hommes,

corps réel de l'espèce , reconnaît en elle la subjectivité niée , reconnaît qu'elle n'a plus rien à perdre que les chaînes qui l'attachent à la préhistoire et reconnaît qu'il n'y a rien à gagner que son propre engagement dans l' autodestruction , que la préhistoire est définitivement prête à se dépasser , que le saut qualitatif devient la mutation de la maturité. Et c'est ce qui commence à se produire , au-delà et en deçà de nos yeux , encore brouillés par des mensonges millénaires , n'osant pas encore reconnaître , dans la coulisse toujours plus croulante d'une représentation spectrale, la force naturelle d'un évènement qui désagrège les derniers décors de la comédie.

Celui qui s'attarde encore à chercher dans la " classe ouvrière " la subjectivité exclusive d'un destin révolutionnaire que l' illusionisme contre-révolutionnaire a déjà relevé de ses échéances , est sans le savoir (ou en le sachant trop bien) le sujet réel de cet illusionisme. Le prolétariat révolutionnaire a depuis longtemps débordé au delà de son ghetto; aucun portrait-robot des équipes spéciales pour la défense de la Sociologie et de l' Economie ne correspond plus aux traits " indéscriptibles " de la subjectivité éversive .Aucune catégorie du social , de même qu'aucune catégorie de l'esprit, n'a plus d'autre sens que de transcender dans l'immédiat le passé historique qui l'a trahie , que de confluer dans la conscience en progrès du destin général , dans la généralisation en acte d'une conscience d'espèce .Ce qui est endémique va devenir épidémique ; bien que chaque " foyer", ainsi que chaque "subjectivité " révolutionnaire individuelle ou de " classe " , n' arrive pas à s'affirmer dans son isolement ou sa séparation, il transmet, quoique vaincu en tant que tel ,sa substance universelle au tout social qui en absorbe et accumule, en s'en chargeant, les énergies profondément explosives avec la ségrégation et la rage de chacun .L' ultime rôle possible des rôles sociaux est de se reconnaître comme partie inséparable du mouvement global , de l'intégrer avec leur force , en niant la faiblesse de toute séparation.Le même mouvement qui pousse le capital à se représenter comme l'autoconscience de l'espèce unifiée sous l'esprit de la survie , "classe universelle " de la pénurie et de l' apocalypse, pousse aussi le corps de l'espèce à en être l'antithèse immanente et il n'y a plus place que pour les doutes de la faiblesse épisodique , les dernières chutes partielles et " personnelles " dans le dernier tourbillon négatif.Vie et mort s'assemblent , et elles sont aussi possibles l'une que l'autre , mais non pas aussi puissantes. Le hasard peut désormais mener l'espèce à la mort en tant que destination et sort.Le mouvement réel est la volonté qui abolit ce hasard.

112 -Il est temps de comprendre concrètement- en rejetant toute la mystification de l' "espoir " qui se cache derrière l' extrémisme hédonistiquement apodictique - que le mouvement de la vie contre la mort est identique en chacun et en tous .Les insurrections qui crépitent dans la passion individuelle sont le continuum dans lequel croît et se multiplie la puissance toujours plus suralimentée des insurrections générales ; l'espace qui les partage ,c'est le labyrinthe chaque jour plus fragile des séparations hallucinatoires,

l' épaisseur en décomposition de la " personnalité " isolée, du destin privé en tant que non-hasard (mal-chance). L' insurrection isolée n' a pour se dépasser et se transcender, d' autre moyen que de découvrir sa fatalité historique et générale et à se débarrasser du jeu de miroirs qui la fait apparaître, avant tout à elle-même, comme le résultat d' un destin domestique, mécaniquement autobiographique, l' autant plus apocryphe qu' il est plus familier. Personne n' a l' exclusivité du malheur : aucun hasard causal n' est à la racine d' une péripétie singulière. C' est au contraire, la privation, organisée sur une échelle sociale, de toute aventure concrète et subjective qui détermine a priori les malchances de chacun. Les infortunés de la passion ne prennent pas leur source ailleurs que dans l' impossibilité universellement sanctionnée, de vivre la qualité de se passionner. Le poison qui intoxique toute volonté de s' affirmer, le s' affirmer comme qualité en être vis-à-vis de la quantité en procès - et qui la fait ressembler à un rêve démesuré, destiné par force à se renverser en un cauchemar mesuré par la quantité de vivant qui meurt - ce poison c' est la volonté impersonnelle du pouvoir qui le distille. Cette volonté impersonnelle vénéneuse est l' ennemi intime de tout vouloir-être isolé ; c' est l' universalité du non-être, qui, dans l' enceinte close du destin privé, prend l' apparence d' une particularité singulière. En isolant en chacun la qualité qui est latente en tous, la quantité fait en sorte que chacun désespère de soi.

113- Nous sommes au bout du chemin : il s' agit d' être. Personne ne peut plus longtemps avoir l' illusion d' échanger sa force de travail contre une chance de survie, dès le moment où chacun sait par expérience directe que l' on meurt de survivre, aussi bien dans le renfermé des salles où la vie asphyxiée s' insurge au grand air de la totalité universelle où la vie organique des destins planétaires en est à suffoquer. Chacun exige et essaye de vivre, et l' autant plus lorsqu' il se contraint, en se mesurant avec sa survie, à s' en contenter. C' est justement parce qu' il a pu croire que survivre était suffisant, c' est justement parce qu' il a consenti de céder à la "raison" qui le poussait à se mesurer, que chacun grandit de façon démesurée dans le vide de sa non-essence. On ne peut s' empêcher de percevoir physiquement la grande vitalité dont est plein le vide qu' est la vie de chacun. On ne peut ignorer le sentiment de malaise épistémologique : celui d' anticiper d' un seul pas son renversement terrible. "Le terrible est déjà advenu", annonce triomphalement Laing en citant Heidegger. Il ne sait pas de qu' il s' agit. Lorsqu' il adviendra, le Magnifique, certainement terrible pour tous les planificateurs de la non-essence comme lui, le lui enseignera.

114- Le temps est compté ; tout est déjà dans le présent et il n' y a plus rien à attendre et rien ne nous attend dans le futur ; toutes les prémisses concrètes sont mures et en acte, la révolution est commencée. Mais malheur à qui se méprendrait

sur la puissance immédiate du mouvement présent, malheur à celui qui s'adonnerait à un immédiatisme qui court-circuite la dialectique. Aucun triomphalisme n'est tolérable tant que la mort règne partout. Personne ne peut penser agir à la place des autres, personne ne peut rêver d'être un modèle, sinon pour lui-même, et un modèle d'un manque, d'une faim d'être féroce-ment insatisfaits. C'est justement parce que le sort de tous est en jeu et qu'il l'est entièrement, que c'est le chacun pour soi : chacun reconnaît en l'autre les défaillances de la passion. Seules les dernières métamorphoses de la politique ont permis aux radicaux de se présenter encore comme une avant-garde exemplaire. Seules les dernières ambiguïtés de la poésie ont permis, à la puissance de la clarté pour soi de prendre le rôle de l'organisation du mouvement. Le mouvement est la promotion par l'espèce de ce corps, le corps armé de sa puissance immense et imposante : son universalité consiste à l'organiser, à en harmoniser la cohérence et l'émergence violente de sa tâche finale. La nouvelle conscience radicale réunit en elle toutes les consciences parcellaires mûries durant la préhistoire dans les collisions des classes antagoniques; désormais l'antagonisme définitif polarise à l'intérieur de chaque corps le destin de l'être et son contraire, et conquiert ouvertement la dimension de la conscience de l'espèce. Comme un amphibien en mutation immergé dans la négativité, le corps de l'espèce marche vers son émancipation de la préhistoire en se nourrissant de poisons et en convertissant ces poisons en propulsif. La rapidité du procès va de pair avec l'invasion d'une lourdeur de plomb et avec la stagnation empoisonnée de cet habitat totalitaire qu'est la négativité. La mutation est en marche. Chaque année, des millions de nouveaux jeunes mettent en avant, face au présent en putréfaction, leur intolérance irréversible, leur connaissance spontanée et désormais biologique de l'horreur, chaque enfant qui naît fonde une garantie en procès pour le futur, la mort vieillit avec ses esclaves. Le fait qu'à chaque minute naissent des hommes et des femmes totaux et non compromis est un événement révolutionnaire par excellence : la résistance du génotype est l'arme du dépassement possible, le germe du futur.

115- Mais le temps ne peut plus être que celui du naturel c'est pourquoi le capital accélère. Encre une fois : la volonté consciente est immédiatement décisive. Mais la passion révolutionnaire, précisément parce qu'elle a le point de vue de la totalité pour qualité essentielle, ne peut se faire d'illusions sur le moment présent. La passion totalisante qui se heurte à son contraire ne peut se reconnaître que dégradée, parcellisée, tant qu'il ne s'agit pas du choc final. Il n'existe pas de "succès" à la hauteur de la passion si ce n'est l'ultime succès, c'est-à-dire la liquidation de son impossibilité. La possibilité en tout et pour tout concrète et universelle, de l'affirmation définitive de la passion mûrit et grandit dans le présent ; et cette passion se présente partout, en feux roulants qui se pressent toujours plus autour de la dimension nécessaire du feu ininterrompu - comme la conscience finalement conquise de son possible. Mais justement parce qu'elle ne s'impose qu'isolée, même si elle est isolée en milliers d'insurrections instantanées

et spontanément enchaînées, justement parce que et tant qu'elle se reconnaît comme exceptionnelle et limitée, elle se voit instantanément niée et elle apprend à ne pas être encore universellement possible. Elle se repropose aussitôt d'autant plus que sa faim d'être est innassouvie. Sa croissance est évidente. Mais elle est également sanglante et nourrie par un grand nombre de chutes mortelles. Aucune illusion n'est possible sur l'isolement durable de la passion qualitative, à moins de tomber dans un hédonisme immédiatiste qui porte d'autant plus tort à la dialectique désormais naturelle du heurt entre l'être et son contraire qu'il prétend l'avoir déjà résolu en un lieu imaginaire de l'anticipation "théorique" ou dans le faux concret des "beaux gestes" (1) autogratifiants. Cette récupération paradoxale de la mesure tactique est l'extrême métamorphose possible de la politique : le tout tout de suite qui oublie la généralité du destin, l'éjaculation précocée qui dément la conscience acclamée de la conjugaison fatale entre la théorie et la praxis, en ramenant à être vérifiée en un mode d'être. Quand l'être est universellement nié, tout son mode affirmé comme indemne ne peut que se révéler par le "style" plus vraisemblable de la non-essence.

116- Parmi les militants de l'hédonisme apodictique immédiatiste, seuls* l'ont c'était un trait ingénu et absolument secondaire ont semblé avoir la force nécessaire pour se dépasser en liquidant de fait tout résidu équivoque. Les vicissitudes de ce dépassement montrent quel prix élever doit payer la cohérence pour se débarrasser de ses illusions. Celui qui a parcouru ce passage obligé du dépassement de la politique, sait dans sa chair de quoi on parle. Quiconque a dépassé cette impasse sait douloureusement combien d'intelligences spontanées et impétueuses du réel se sont obscurcies en se convertissant en obédiences spontanées à une rhétorique parfaitement irrécusable, et ont été emprisonnées dans le faux impératif d'être fidèle en pratique à la théorie critique. Et tout ce retard réel, et de la théorie, et de sa praxis naturelle, qui a coûté à trop de révolutionnaires, nous le comptons tous dans notre retard collectif même. Chaque mouvement de l'artificiel porte un coup dans le vide au mouvement réel. Si la vitesse de la dialectique radicale consiste dans la capacité de convertir les poisons en propulsifs, tout son retard est dû à une conversion du propulsif en poison: le sillage que rejoint le vecteur et qui l'entraîne à nouveau, le retour offensif du passé liquidé qui ne supporte pas de se détacher de toi et menace de t'entraîner dans sa liquidation. Les alentours immédiats de la dialectique radicale sont le couloir ou le terrain vague du fratricide, pas toujours, comme nous le savons, rituel ou effigie seulement. Celui qui a été agressé par les fantômes meurtrier de son passé-même, celui qui a dû les attaquer pour se dépasser, connaît cette misère qui se condense dans le geste de haine où la passion se détruit, la contemplation de son propre cœur qui procure comme prime à chacun, quand il fait mouche, le portrait le soi-même, dans une attitude plus adéquate à la tâche : celle du policier tireur d'élite.

(1) En français dans le texte. *ceux

117- C'est parce qu'il a été asphyxié par de tels miasmes, qu'un révolutionnaire comme Eddie Ginosi a pu mourrir. Les premières pistes qui débouchent au delà de la politique et de ses métamorphoses meurtrières sont sûrement marquées par des suicides comme le sien, résultat d'un climat homicide. La "chronique" ment toujours plus que la réalité; de même le capital administre sa catastrophe progressive et en dissimule l'émergence tout en en diffusant de façon complètement abstraite les éléments essentiels pour en placer autant qu'il peut dans l'idéologie de la survie. Et c'est ainsi que même la correspondance et la cohérence des révolutionnaires avec les destins généraux leur sont partiellement cachés, et qu'il peut sembler à chacun, dans les moments les plus déroutants de son isolement, qu'il est infidèle à lui-même : parce qu'il ne voit pas sa fidélité au procès. Il ne s'agit pas d'être indulgents : il s'agit au contraire d'être intransigeants et donc de s'interdire tout aveuglement. Et il est d'autant plus vrai que chacun doit prendre ses désirs pour la réalité qu'il est vrai que personne ne peut prendre ses cauchemars pour la vérité. L'immédiatisme trouve ses racines dans le désespoir. L'anxiété qui prend à la gorge quiconque n'est plus disposé à tolérer un instant de plus la non-vie, ne doit et ne peut se convertir en un délire amphétaminique, en une "envie" angossante et spastique d'être immédiatement, hic et nunc, et en positivement on sûrcté, de l'autre côté de la négativité de la préhistoire et après sa propre préhistoire. Jamais plus ainsi : c'est la certitude en mouvement qui anime la volonté de tout révolutionnaire, et sa force se détache et se peint sur la domination en dissolution de l'encore ainsi. Ce n'est que collectivement et qu'à l'intérieur de la sortie universelle hors de la préhistoire que peut et doit avoir lieu la sortie de chacun hors de sa préhistoire, isolée et impuissante dans la seule faiblesse "privée". Plus il est fidèle à sa tâche et plus il est dans l'universel. La vulgarité du "vulgaire" n'existe que dans l'imagination sociologique qui le circonscrit comme sublectivité obnubilée. Le prolétariat révolutionnaire sait ce qu'il veut avec la force de son corps armé d'une exigence qualitative irréductible dans laquelle tout mensonge productif sur la quantité est à bannir. Seul et temps productif scandé par le capital, et seules ses lois de la réalisation de la valeur, peuvent induire le mirage d'une séparation entre l'intolérance et son contexte, entre l'impatience et le procès, et pousser les meilleurs à exiger d'eux-mêmes qu'ils se réalisent immédiatement ou qu'ils meurent, qu'ils se produisent en positif ou qu'ils se sentent exclus du procès, tués dans la préhistoire. C'est la dernière hallucination possible et la plus insidieuse avant que le procès ne dévoile à chacun la cohérence de la dialectique radicale avec l'être en devenir de l'espèce, le secret du terme de la préhistoire, son sentiment d'état latent du possible proche de l'éclosion, son essence de chrysalide désormais morte de la dépouille de laquelle le capital est le sceau et le gardien inutiles et anachroniques, alors qu'à l'intérieur l'essence ultérieure de la vie est déjà mûre.

8. LA DIALECTIQUE REELLE

"Si l'on pouvait être un indien, à l'instant même et sur un cheval au galop, tordu dans l'air, on tremblerait toujours un peu sur le sol tremblant jusqu'à ce qu'on perde les éperons, pour qu'il n'y eut pas d'éperons, jusqu'à ce qu'on rejettât les brides pour qu'il n'y eût pas de brides et jusqu'à ce que l'on vit à peine la terre devant soi comme de la pruyère fauchée, et maintenant sans l'encolure et la tête du cheval ! "

F.Kafka, "désir de devenir un indien"

119- Le point de vue de la dialectique radicale dépasse la politique dans le même mouvement où, en la dépassant comme l'instrument exclusif de la contre-révolution, elle s'en sépare définitivement.

120- Si la dialectique radicale n'a aucun "que faire" à vendre sur le marché concurrentiel des idéologies "alternatives", si elle ne peut se laisser glisser dans aucun précipité théorique sans se disqualifier comme dialectique et comme point de vue du qualitatif, c'est parce qu'elle reconnaît dans le "concret" le champ de Mars de l'utopie dominante: c'est là que chaque façon de faire, en se réalisant dans le contexte de l'irréalité organisée, abandonne sa propre dépouille sur le terrain et assiste à sa glorification funèbre. Mais c'est à partir de là que l'impulsion biologique radicale, en niant toute validité - toute réalité authentique - à ses propres réalisations fictives, démontre pour elle-même sa capacité à durer encore, à perdurer, enfin à s'imposer au delà de la contre-révolution. La révolution biologique, ou la subjectivité qualitative au niveau de l'espèce, ne pourra s'imposer que lorsque : l'utopie contre-révolutionnaire aura brûlé toutes ses réserves de fausses tâches, toutes ses représentations.

121- Il n'existe pas de comportement ou de ligne de conduite qui ne se définissent comme révolutionnaires en soi. Dès que cette pure stylisation de la conflictualité s'établit et qu'elle*donc "réalisation de l'art", tout comportement, toute ligne de conduite va s'arranger pour présenter l'évènement comme un de ses accidents particuliers.

122- Le mouvement réel n'est pas un être métaphysique, ni la panthère de la révolution aux aguets dans une latence indicible, mais il est la force même avec laquelle la subjectivité révolutionnaire dépasse continuellement (dans une continuité qui ne peut être saisie qu'au niveau de la généralisation et de l'universel) les formes de réalisation fictive dans lesquelles les l'organisation de la non-essence, ce pseudo continuum concret, l'implique en en capturant la seule scorie idéologique, avec ou sans les corps "morts" de ceux qui sont aveuglés.

*devient

123.- En ce sens, toute forme de politique, du réformisme au terrorisme, qui naît d'une conflictualité aussi minime soit elle avec le "concret" donné, porte en soi, de manière inséparable de son destin de récupération contre révolutionnaire et de frustration par le fictif, une poussée potentielle vers son propre dépassement, et donc en direction du mouvement réel compris comme le procès dialectique qui mène l'essence à se manifester comme telle par delà ses négations partielles.

124.- Des aberrations idéologiques et vivement contre-révolutionnaires comme celles des mouvements de libération nationale, "sexuelle", des femmes, des étudiants, des homosexuels, des minorités ethniques, des "handicapés", des drogués, des ouvriers, des enfants, des animaux, des employés et des plantes vertes, il peut jaillir, et en effet il ne passe pas un jour sans que jaillisse, la conscience lurement gagnée de l'enjeu réel : la libération de l'espèce de toute idéologie, le dépassement nécessaire de toute séparation, la conquête armée du point de vue de la totalité.

125.- L'idéologie toute récente du banditisme et du vol, si elle dépasse de fait le style obsolète de la politique militante, effectuée sur la subjectivité révolutionnaire, que les comportements "criminels" et en général illégaux expriment au niveau des choix individuels, une récupération qui en vide à l'instant toute tension positive. Dès que le "criminel" se contente d'être le transgresseur habituel de toute norme, il noie son projet d'être dans le simple et caricatural non-être respectueux de la norme, pour autant qu'il ne devienne par là, tout simplement, la norme en négatif : l'avoir au lieu de l'être. Le besoin coercitif de recommencer, est le trait misérablement maladif qui dégrade jusqu'à la routine (I) et à la répétition nostalgique la créativité effectivement insurrectionnelle du coup de main.

126.- Aucune des "options d'être" énumérées ci-dessus, et aucune absolument, n'échappe au projet de ce que l'on a appelé le "saut périlleux" : chaque comportement possible est déjà catalogué et fiché dans les bureaux cybernétiques ou dans les centrales de la production d'images. Si cela est vrai, la faillite de la ratiocination néo-illuministe est encore plus vraie de même que le désastre de l'utopie capitaliste, qui se résume à la tentative de faire disparaître l'économie politique dans les apparences en la réalisant dans la vie de chacun et de tous : l'économie politique, l'ainée, des héritières de l'aliénation religieuse.

(I) en français dans le texte.

127... Ce qui se révélera être dans les années à venir l'insolubilité manifeste de l'utopie capitaliste, dans le spectacle apocalyptique et tragi-comique de sa chute, enlèvera toute illusion restante à quiconque ne sera pas entre-temps mort à tout entendement. Mais la banqueroute de cette utopie-là cette utopie dominante hic et nunc ne signifie pas par là-même le triomphe immédiat du qualitatif et de la corporéité libérée. Justement parce que le capital anthropomorphe valorise dans l'autocritique son propre devenir de capital fictif (le futur anticipé dans les utopies économique-politiques dont l'être capital assujéti à son propre projet désespéré de survie la subjectivité, créancière de vie, de chacun), la dévalorisation (I) rend vaine, de l'intérieur, toute utopie particulière, "dépassée" avant de pouvoir se dépasser en tant qu'utopie, ou plutôt avant de pouvoir se réaliser. Et justement en tant qu'être du fictif, le capital, au dernier stade d'autonomisation de la valeur dématérialisée, ne se réalise dans les utopies particulières que sous les formes de son propre devenir général (de sa propre utopie en procès), formes qui ne peuvent pas se réaliser comme substances de par la rapidité même du procès : de par la dynamique du fictif. C'est dans ce procès et dans la contradiction toujours plus explosive entre domination des formes et dépassement - dans les formes - de leur propre substance, que la subjectivité qualitative, la substance corporelle de l'espèce, voit se réaliser son but révolutionnaire, son destin concret : celui de réaliser la dialectique, en accélérant, avec la volonté armée de l'essence qu'elle veut être, la ruine toujours plus rapide des représentations. L'ultime feu roulant des utopies politiques les séparera de la subjectivité de l'espèce. Avant de se reconnaître comme sujet de la révolution biologique, le corps prolétarien de l'espèce devra se libérer de l'hypothèque qu'imposent jusqu'à maintenant sur son futur les idéologies du communisme en tant que réalisation de la termitière humaine (2), Gemeinschaft en règle avec le code écologique, métamorphose ultime et la plus cohérente du capital fictif parvenu à l'insaisissabilité, à la mimésis de la vie libérée.

128.- La cohérence suprême du fictif, c'est d'apparaître finalement, comme la représentation parfaite et donc comme l'organisation d'apparences parfaitement irréelles : c'est de se terminer dans sa propre séparation définitive d'avec le concret, dans sa propre disparition sensible (le fictif est l'essence de toute religion). C'est seulement en se manifestant en tant que substance imperméable au fictif, et donc seulement en s'affirmant en tant que subjectivité consubstantielle au mouvement organique naissant, à sa corporéité globale en procès, que l'espèce pourra s'émanciper définitivement de la domination de la prêtre, se libérer du fictif et de ses religions. La révolution biologique consiste dans l'inversion définitive du rapport qui a assujéti, tout au long de la préhistoire, la corporéité de l'espèce à la domination de la machine sociale : dans l'affranchissement de la subjectivité organique ; et dans la "domestication" irréversible de la machine, de quelque façon qu'elle puisse apparaître.

(1) "Ave delà de la valeur" in "Invariance" n°2 série II

(2) Cf dans "I limiti dello sviluppo", dans la lettre de Mansholt à Malfatti, dans "L'imbroglia ecologica" de Paccino (Einaudi) etc..., l'apologie, explicite et implicite, de la communauté de "type chinois", accouplé à l'idolâtrie du "cerveau central cybernétique".

Gianni Collu - Giorgio Cesarano

juin-septembre 1972

ERRATA

avant-dernière page: §128 ligne 1, lire: la cohérence sur-
prême du fictif, c'est d'apparaître finalement, comme la re-
présentation ...

§128 ligne 6, lire: en se manifestant
§128 ligne 10, lire: la prothèse

Ne pas se sentir vivre en tant qu'individu revient à
échapper à cette forme redoutable du capitalisme que
moi, j'appelle le capitalisme de la conscience puisque
l'âme c'est le bien de tous.

Antonin ARTHAUD

A PROPOS DE LA QUESTION SARTRE :

LA SIGNIFICATION DE L'ETRE

On ne peut pas se réjouir de la mort d'un homme, mais on peut être heureux de ce que sa fin soit rémoignage de la disparition d'une phase inhibitrice du développement des hommes et des femmes.

La mort de Sartre nous rappelle que nous avons vécu la fin de ces intellectuels à la recherche du sujet révolutionnaire, du prolétariat, victimes d'une idéologie classiste souvent très mal digérée. Il fut non un prophète, mais un équivalent général de l'impuissance, et un miroir de l'impasse.

Pourtant on ne peut pas l'accuser d'avoir entretenu de lui une image grandiose, apte à fasciner les foules; il a souvent fait son autocritique et déclaré qu'il n'avait rien compris. Dans "Les Mots", par exemple, il déclara : " Je prenais le départ avec 80 ans de retard ". Et c'est peut-être à ce retard, qu'il ne devait jamais combler qu'il dut l'impact démesuré - puisqu'une époque s'est reconnue en lui soit dans une affinité soit dans une répugnance - qu'il rencontra, parce que l'ensemble social qui lui fut contemporain ne le fut pas vis-à-vis de la réalité sociale dans laquelle il vécut.

Avec son retard caractéristique, il rejoignit tous ces intellectuels qui, à la suite de la révolution russe, découvrirent le prolétariat et, à la différence de beaucoup qui abandonnèrent assez vite le camp prolétarien, il maintint son engagement jusqu'au bout. Sartre manifesta plus que d'autres le statut de l'intellectuel produit d'une décomposition communautaire ou sociale, à la recherche d'une communauté plus ou moins illusoire.

Il s'est perçu membre d'une classe - la petite-bourgeoisie - et il ne parvint jamais à s'en détacher: c'est son péché originel. Ce fut en quelque sorte un être encombré de son être, pensant s'en libérer en acceptant un être autre : le prolétariat. Il sentit son inadéquation à un certain ordre du monde, d'où la recherche de sa place, de son utilité, et d'une concrétude.

Au siècle dernier, le problème de l'utilisé des intellectuels fut pendant un certain temps au centre d'un débat parmi les populistes et les slavophiles. Ils s'étaient bien rendu compte qu'ils n'étaient plus partie intégrante, organique de la vieille communauté et qu'ils ne lui apportaient rien : ils étaient inutiles. D'où, s'ils refusaient la politique de l'Etat tsariste et ne voulaient pas servir purement et simplement l'autocratie, il leur fallait trouver une justification à leur existence, à la simple réalité, car il était bien clair qu'elles découlaient de la décomposition de la communauté, que leur culture reposait sur l'ignorance des moujiks, etc... On comprend dès lors que put naître la théorie d'aller au peuple, d'une part pour retrouver des racines, d'autre part pour illuminer celui-ci, faciliter son mouvement d'émancipation.

La même problématique s'est réimposée avec le mouvement ouvrier : les intellectuels puisant l'énergie révolutionnaire auprès des masses, mais apportant à celles-ci les éléments de clarification

dont elles avaient besoin, ou bien les éléments de propagande, de glorification, etc... De là sont sorties toutes les théorisations au sujet du rapport de l'art, de la littérature, à la révolution

Les faits historiques ont montré que les intellectuels ne peuvent pas créer un art, une littérature révolutionnaires. Le mouvement révolutionnaire, ouvrier ou paysan, produisit lui-même ses poètes, ses littérateurs, etc... comme ce fut le cas pour le mouvement ouvrier au siècle dernier, moment où il était encore fortement marqué par la présence des artisans et où, de ce fait, l'expression littéraire fut le plus souvent celle d'une défense d'une communauté antérieure, plutôt que la manifestation d'un futur.

En période révolutionnaire active, réelle, on constate que les intellectuels sont en définitive des propagandistes de ce qui se produit. C'est d'ailleurs à ce moment-là que les questions ne se posent pas; ce qui est différent en période de recul. Alors on parvient vite à un discours autonomisé où les intellectuels fabriquent du révolutionnaire et les masses devraient agir pour justifier cette production. Dans les deux cas, ils justifient leur existence, car chaque fois ils ne s'affrontent qu'à l'immédiat. En effet, ce qui les caractérise c'est leur immédiatisme que se soit Sartre, Malraux, Istrati, Kazantzakis, Gramsci, Marcuse (dans une moindre mesure), Picasso, les surréalistes, etc... avec des variantes très importantes, ne serait-ce qu'à cause du domaine en lequel ils opèrent. D'où leur dépendance totale, fondamentale vis-à-vis de ce qui est posé autre, le prolétariat, et vis-à-vis de l'advenu parce qu'ils sont dans la sphère de l'autonomisation et qu'il est difficile de la vivre.

Il est plus facile de se lier à un pôle de force de la société, à un maître, quitte à en changer quand on en trouve un plus adéquat; plus gratifiant - comme le fit Malraux qui passa du prolétariat à de Gaulle - à moins qu'ils ne s'inféodent au sein d'un mouvement originellement révolutionnaire en devenant ses bureaucrates. Ce devenir n'est pas une nouveauté; on le constate déjà en action dans l'antique Chine avec la formation des mandarins lettrés.

En réalité ce n'est que par une abstraction profonde qu'il était possible d'échapper à la thématique de la justification et à la pratique de la dépendance. En reconnaissant au sein du mode de production capitaliste (MPC) un mouvement qui tendait à le nier, il était possible de prendre position pour ce mouvement et œuvrer pour favoriser son devenir, et ce, en dépit de ce que pouvait penser de façon immédiate le prolétariat, classe qui normalement devait tendre à abolir l'ordre capitaliste. A ce moment-là on constate que n'importe quel membre de la société en place peut participer à un tel mouvement et, curieusement, on retrouve l'attitude de Ricardo vis-à-vis du capitalisme, telle que Marx la présente : œuvrer au développement des forces productives même si c'est aux dépens de la bourgeoisie.

Un tel comportement fut celui de Marx et surtout celui de Bordiga. C'est pourquoi lors du débat sur la culture au sein du parti socialiste italien en 1912 fut-il contre ceux qui estimaient que les prolétaires devaient avoir une certaine culture pour pouvoir mili-

ter au sein du parti, affirmant que ce qui était essentiel c'était la révolte de classe, l'instinct de classe, etc... Simultanément, il affirmait l'essentialité de la théorie, c'est-à-dire de la représentation du mouvement d'émancipation de la classe à laquelle ils appartenaient.

Ce qui était primordial, c'était donc le mouvement de destruction du capital qui posait le possible d'une autre société. Ce n'était pas l'immédiat, mais quelque chose de difficilement perceptible - surtout dans une phase de recul - qui était déterminant. De là ses affirmations sur le fait de fonder une action sur un événement du futur, sur l'invariance de la théorie, ainsi que sa caractérisation de Marx comme étant celui qui passa sa vie à décrire la société communiste. Enfin, cette démarche ne pouvait que conduire à la conception du parti-communauté.

Bordiga n'avait donc pas besoin de se lier à une communauté; il faisait ^{partie} d'une qui était non immédiate, non simplement définie par un regroupement déterminé d'hommes et de femmes luttant pour un objectif donné, mais une communauté qui postulait certes l'existence de cette dernière mais qui n'était pas strictement conditionnée par elle, étant donné qu'elle regroupait, selon ses dires, les vivants et les morts et ceux à venir!

En définitive, seuls les intellectuels aptes à accepter le phénomène d'autonomisation et à le penser, ne sombrant pas dans la dépendance vis-à-vis d'une classe, peuvent faire une œuvre essentielle et opérer au sein de la réflexivité, comme Kant, Hegel ou bien Adorno. En ce qui concerne les deux premiers, il est facile de faire remarquer qu'ils exposèrent la théorie de la bourgeoisie et qu'en conséquence ils sont liés à elle. Ceci est incontestable, mais ce qui importe, ici, du point de vue du vécu ainsi qu'au point de vue de l'entreprise, c'est le comportement des hommes : ils vécurent dans l'autonomisation. Toutefois ceci ne pouvant pas être clairement clarifié dans le cadre de cette étude, nous en resterons là en ajoutant, cela a son importance, que ceci ne concerne pas exclusivement les intellectuels de gauche mais aussi ceux de droite.

Parallèlement à la question de l'utilité des intellectuels, se pose celle - que nous n'aborderons pas non plus aujourd'hui à cause de sa complexité - de l'utilité de l'art, de la littérature, pour la révolution et, plus au-delà, on peut poser : l'humanité doit-elle toujours produire de l'art, de la littérature?

Nous nous contenterons de poser l'intellectuel par rapport au débat où lui-même apparaît comme substrat fondamental, c'est celui concernant le rapport de l'individualité à la communauté et là, en ce qui touche plus particulièrement Sartre, on peut constater qu'il n'apporte rien. Le moment essentiel où ceci fut abordé, comme on l'a maintes fois signalé, est celui où s'affrontèrent les héritiers de Hegel : Feuerbach, Stirner, Bauer, Marx, et également bien que le lien ne soit pas immédiat, Kierkegaard. Dès cette époque tout est posé et, avec l'œuvre de Marx, le summum de compréhension de ce rapport est produit. On peut ajouter que le marxisme en tant que représentation de ce moment : décomposition de l'ancienne communauté et mouvement tendant à la constitution d'une autre, celle du capital qui s'est réalisée et celle des révolutionnaires qui ne le put. En elle le faite est un

élément prépondérant. Or qu'est ce que le projet de Sartre sinon un faire potentiel ? Le marxisme forme obligatoirement la base de la représentation du capital et toutes les théorisations philosophiques et psychologiques ultérieures de Freud, Reich, Sartre etc... ne viennent que le parfaire.

Aussi pour juger de l'importance de l'œuvre de Sartre est-il nécessaire de la comparer avec le marxisme. Ce qui est très facile puisque lui-même le fit. Il est exact que l'existentialisme et surtout l'œuvre postérieure à la deuxième guerre mondiale est une résurgence du marxisme tant dans son affirmation scientifique, que dans son affirmation libertaire; il l'est en exacerbant les données fondamentales de la théorie. Mais cette opération de réinvention concerne également le structuralisme, la théorie génétique de Piaget, etc.. Tant qu'un mode de production n'a pas épuisé il ne peut pas y avoir apparition d'une autre représentation. Ce qui est apparemment contradictoire c'est que ce sont ceux qui tendaient à l'abattre qui produisirent la représentation la plus adéquate du capital.

Avec le surgissement de ce dernier sous sa forme industrielle qui lui permet d'accéder à la domination formelle et réelle dans le procès de production puis dans la société, s'effectue un procès global concernant l'ensemble de la vie des hommes et des femmes; ce procès doit avoir sa représentation plus ou moins adéquate afin que les hommes et les femmes puissent se repérer, s'orienter. Le devenir de la lutte des classes a pu escamoter l'importance de représentation surgie à partir des années 40 du siècle dernier, mais, comme la communauté capital en avait besoin, elle dut être réinventée. Sartre a donc le mérite de s'être rendu compte qu'il était une réinvention. Il ne put aller au-delà, parce qu'elle permit seulement à des déterminations liées aux conditions historico-sociales particulières à la France de se manifester. Ainsi son œuvre témoigne du phénomène de politisation et de généralisation qui affecte ce que les allemands ont d'abord produit sous forme théorique; car l'existentialisme de Sartre n'est qu'une variante percutante de celui de Heidegger mis en quelque sorte à la portée de tous grâce à une manifestation politique des concepts fondamentaux.

Si on étudie le rapport de Sartre aux deux ébranlements qui reposèrent avec acuité la question du rapport de l'individualité à la communauté : celui des années 17-33 et celui des années 60, on se rend compte à quel point il est en dehors de la compréhension du devenir de l'espèce et, en conséquence, à quel point son œuvre est peu essentielle. Elle était déjà enterrée dans les années 60 avec le triomphe du structuralisme. Cependant le mouvement post-mai 68 a suscité un nouveau du sartrisme en reproposant une idéologie anti-fasciste qui a trouvé sa meilleure formulation chez les maoïstes : la théorie de la nouvelle résistance. Le retard de Sartre donnait caution théorique à une aberration historique.

Alors pourquoi l'impact de Sartre? Parce qu'il exprime l'autonomisation de l'être et sa rébellion. Dans ses recherches philosophiques strictes on a l'autonomisation de la conscience (posée comme un être) et de l'être, comme cela résulte fort bien de "La transcendance de l'ego". Dans ses études plus politico-scientifiques d'après la seconde guerre mondiale, il raisonne sur l'autonomisation du prolétariat,

plus exactement, il contribue à constituer celui-ci en tant que sujet autonomisé. Au cours de son évolution on constate que " L'être et le néant " est une œuvre charnière entre les deux périodes, elle marque le passage d'une autonomisation à une autre. Sartre veut fuir l'abstraction et trouver un domaine concret où s'enraciner; il découvre les masses, le prolétariat. Mais l'être qu'il leur attribue, en vertu de présupposés révolutionnaires, n'a plus rien à voir avec la réalité. Il bute donc contre l'autonomisation.

Ce besoin de concret, de communauté aussi, se lit dans son désir de fonder une morale existentielle; mais il est d'entrée piégé parce que la morale ne peut se concevoir qu'en tant que conduite individuelle; elle exprime d'entrée la coupure individu-communauté. En outre la communauté, chez lui, ne semble pas dépasser la détermination de : ensemble d'hommes et de femmes; ce n'est qu'à des êtres individuels qu'il s'affronte, comme cela apparaît bien dans la phrase des mots, tant citée après sa mort : " Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. " (ceci pourrait être confirmé par une analyse de " Critique de la raison dialectique "). Elle exprime bien la combinatoire et l'indifférenciation qui montrent que valeur et démocratie sont liées. En même temps se dévoile mieux l'immédiatisme de Sartre qui ne sut jamais percevoir le phénomène d'échappement du capital qui fonde les autonomisations au sein desquelles il vécut : celle de la conscience-être et celle du prolétariat. Il percevait et pensait en démocrate et en termes de valeur, alors que le capital les avait depuis longtemps englobées et s'était posé en communauté. La démocratie et la valeur sont deux phénomènes nécessaires à la production de la combinatoire.

Mais alors quelle est la signification de l'être dont il est tant question dans la philosophie de Sartre? Sa préoccupation de l'être peut-elle être la nôtre?

L'être est l'expression de la séparation et de l'autonomisation. Il est devenu un opérateur comme peut le montrer son étude depuis l'arménide où il est substance et est abstraction de la communauté, jusqu'à Sartre où il est expression de la pulvérisation de la réalité fémino-humaine.

Le retard de ce dernier se manifeste aussi dans ce domaine parce que les diverses découvertes scientifiques récentes, le développement des mathématiques (théorie des catégories, celle des ensembles flous, etc.), celui de la logique avec les logiques plurielles, par exemple, ont mis en évidence à quel point l'être est un opérateur. L'art de Sartre a été de pouvoir faire accrédi-ter la survie de la philosophie, par la problématique de l'être concerne une phase de l'histoire humaine totalement révolue déjà à son époque. L'être et le temps sont des abstractions essentielles et totalement liées qui fondent la représentation de la culture au sens d'ensemble de conduites humaines posant l'espèce en dehors de la nature. En s'abstrayant d'elle, les hommes et les femmes doivent se donner des référents d'existence. C'est pourquoi être et temps sont des éléments fondamentaux de l'anthropocentrisme et de la phénoménologie de l'Etat. A partir du moment où la communauté immédiate se désagrège et que s'autonomise la politique, se pose la question de définir, presque à chaque moment, ce qui peut périr et se retrouver, d'où la recherche de l'être et du temps. Etre et temps sont liés à l'Etat qui est le produit d'un devenir (et

qui devient toujours) mais qui veut l'enrayer, pour justement être. L'Etat devait chaque fois définir ce qu'est l'homme, c'est-à-dire non seulement sa nature posée extranéisée à la nature, mais son temps de vie et le mode de le distribuer dans ce qui est le déroulement de sa vie. Qu'on analyse les rapports de l'Etat à l'éducation par exemple, au temps, avec les diverses réglementations de la vie des êtres humains, jusqu'au moment où c'est le capital qui s'en empare (l'invention de l'horloge est une présupposition à l'assujettissement des hommes et à leur martyrologie : l'homme n'est plus rien, il est tout au plus la carcasse du temps a dit Marx dans " Misère de la philosophie). Si le temps est une invention des hommes incapables d'aimer, l'être est une insuffisance de vie.

Dés que la vie n'est plus immédiate, qu'il y a une médiation, il y a de l'être. Il ne s'agit pas de revenir à une immédiateté qui ne fut probablement jamais totale pour l'espèce, il faut totalement sortir de l'autonomisation réalisée qui posa l'être (de même pour le temps et la valeur) comme un absolu permettant de tout faire équivaloir (car il y eut du temps et des quanta de temps, de l'être et des êtres, de la valeur et des quanta de valeur). Mieux cela permet de tout résoudre par des jeux de mots; car être, élément fondamental du langage autonomisé, convient à diverses subtilités. Ainsi, Sartre dans "L'être et le néant" met en évidence le rôle de l'interrogation dans la réflexion sur l'existence. En particulier s'il pose la question le pour-soi existe-t-il? On peut répondre non. Dès lors surgit la négation, le néant! Mais dire qu'il y a du non-être c'est affirmer que le non-être est; l'être est alors l'affirmation essentielle d'un étant qu'on peut poser comme une hypostase de l'être. En outre en étudiant ce qu'est l'être même de l'interrogation se pose la question de savoir si l'être de l'interrogation coïncide avec l'interrogation de l'être. . . ainsi de suite!

Tous ces raisonnements sont possibles à partir du moment où l'on accepte l'autonomisation du langage; or Sartre a été fasciné par lui (cf. " Les mots "). Il fut prisonnier de la culture morte, ce qui est compatible avec notre thèse : toute philosophie est philosophie de l'Etat. L'absorption de l'Etat par la communauté capital signifia la fin de la philosophie. C'est grâce à son retardé en Sartre a pu/faire par il visait une société antérieure. Mais comme on n'échappe tout de même pas à l'ambiance de son époque, elle fut infestée d'une problématique qui est une combinatoire de l'Être.

Si l'œuvre théorique de Sartre est caduque, toute investigation sur l'être étant une recherche vaine, une conduite d'échec (qui le fascina), il reste peut-être un aspect de sa vie qui pourrait avoir une importance pour la rendre perdurable: c'est le fait qu'il se mit du côté des opprimés. Or, là aussi on ne peut plus suivre son exemple parce que la thématique chrétienne, populiste, marxiste du rapport aux démunis, aux pauvres, etc... n'est plus acceptable comme ne l'est plus le mythe de Prométhée qu'on ne peut pas revigorer non plus.

Il n'est pas question de nier qu'il faille aider qui que ce soit qui se trouve dans le besoin, qui rencontre de grosses difficultés, mais on ne peut plus raviver la thèse du soutien aux opprimés, car c'est renforcer la dépendance et la domestication.

Le mythe contient sa remise en cause. Prométhée ne sera pas

délivré par ceux pour qui il fut enchaîné tandis qu'il doute de la validité de son action, ayant une certaine amertume vis-à-vis de l'attitude des humains. Prométhée sera sauvé par Héraclès, le propre fils de Zeus, celui qui l'a fait enchaîner. Le prolétariat sera-t-il délivré par le capital? En un certain sens cela s'est réalisé car, en assurant une réserve aux prolétaires, en les transformant en consommateurs, il les délivra de leur condition... pour réaliser une plus profonde domestication, renforcée par la persistance d'un mythe dont la réalité fondatrice (dans sa version moderne) s'est évanouie.

Etre, liberté, conscience, éléments du langage et de la problématique de Sartre, n'ont aucun sens pour nous; ils témoignent d'une réalité désormais révolue, subsistant dans celle actuelle, dynamisée par la combinatoire du capital.

Ce dont il s'agit maintenant c'est de la passion de vivre!

CAMATTE Jacques - Juillet 1980

Dans un récent article du " Monde " (1), sur Picasso, Roger Caillois reprend le point de vue déjà exprimé par Lévi-Strauss au cours d'une interview (2) célèbre et y ajoute des observations polémiques d'un grand intérêt. Chaque fois que les sciences humaines s'attaquent aux produits artistiques et aux thèses esthétiques modernes, se manifeste un effet que l'on pourrait qualifier de rétroactif: elles ont tendance en effet à soumettre à des questions élémentaires et à des contrôles apparemment grossiers toutes les justifications que l'on peut apporter à la cohérence même de codes linguistiques très particuliers. La simplification totale que les disciplines socio-ethnopolologiques font subir aux manifestations artistiques contemporaines semble procéder d'une attitude assez semblable à celle que l'on peut relever de façon immédiate chez l'homme de la rue : même globalité radicale des problèmes, même méfiance, même imperméabilité, même recherche du bon sens. Nous avons ressenti un malaise à la lecture de Lévi-Strauss, de Leroi-Gourhan, de Kubler, comme si nous nous étions véritablement trouvés en présence de répétitions plaintives du " vieux " Lukacs. Mais c'est un malaise que dissipe immédiatement l'article de Caillois qui transforme les banalités de Lévi-Strauss en un discours très pertinent. Peut-être ^{parce} que l'objet de la polémique est Picasso et que peut-être aucun discours en bien ou en mal le concernant n'est excessif. Ou au moins parce que Picasso a produit ses images à une allure limite telle que même les questions les plus élémentaires redevenaient pertinentes et nécessaires.

Pour Caillois, Picasso est un liquidateur puisque son " faire " est fondé sur un " arbitraire " qui est profondément " ridicule " par rapport à la configuration organique du naturel: ce caractère arbitraire se constitue comme Ersatz de la réalité et parvient à se maintenir au niveau de la fongibilité de cette dernière en s'appuyant sur un crédit qui fait passer l'arbitraire pour l'horizon stable de référentiels objectifs. Le discours de Caillois est global et radical. Picasso devait en effet être l'objet d'une aussi importante reconsidération parce que tout ce qui est emblématique et extrêmement représentatif vient se condenser dans son " cas ". Il s'agit, avant tout, d'un phénomène fondé sur un crédit critique et historiographique qui a peu de précédents dans le passé et aucun équivalent aussi sensationnel à notre époque. Il vaut mieux ne pas s'attarder sur les raisons objectives de ce " crédit " afin de ne pas répéter ici ce qui a été dit de manière très heureuse par d'autres (3). J'ajouterai seulement que la chance du peintre a été de refléter avec une ponctualité surprenante les mythes légémoniques de la conscience contemporaine de l'Europe centrale, depuis 1907 jusqu'aux années qui précèdent sa disparition, mais avec une spécificité qui doit être soulignée.

A côté de quelques limites de perspective qui ont été justement discutées, on doit relever également dans l'article de Caillois, qui cependant nous séduit, quelques limites " philologiques ". Comme il semble le préciser partiellement, son discours prend pour câble prin-

1 - R. Caillois : " Picasso le liquidateur ", " Le Monde " du 28/11/75.

2 - Cf. " Arts ", novembre 1966, N°60. On peut la trouver maintenant in Cl. Lévi-Strauss, Anthropologie structurale deux, pp 325-330.

3 - Cf. " Beaubourg: le cancer du futur " in Invariance, série III, n° 5-6 : " Mai-Juin 1968 : le dévoilement ".

cipale les dernières phases de Picasso et exclut de sa critique la phase cubiste, qu'il semblerait considérer d'un autre point de vue, moins négatif. Néanmoins il développe sa critique de Picasso sur la base d'arguments dont le fond est la ^{résolution} complète de Picasso au cœur du fonctionnalisme. Il me semble, au contraire, que l'on peut en quelque sorte renverser le problème puisqu'il s'avère que les rapports de Picasso avec le fonctionnalisme sont beaucoup plus intenses et réels pendant sa production cubiste qu'ils ne le sont par la suite. Mais, cette précision étant faite, il est évident que la "responsabilité" de Picasso devient encore plus lourde. Et nous allons voir pourquoi.

En premier lieu, il est évident que l'objet critique réel est le fonctionnalisme lequel surgit comme alternative à la crise de l'objectivité engendrée à l'époque post-romantique. Sur le plan culturel et figuratif, la crise de l'objectivité enregistre le passage mutuel du capital à sa phase de domination réelle sur la société, il s'agissait, dans cette conjoncture, d'élaborer une forme de rationalité qui remplaçât les représentations désormais investies constamment par les possibilités d'érosion de la "crise". Aucune proposition n'était plus à même de résister à la mise en cause globale d'un monde qui déclinait, miné qu'il était dans ses fondations par le processus en cours. Le fonctionnalisme, nouvel horizon dans lequel l'histoire apparaissait comme phénomène logiquement périodisé, assurait la tâche de "liquider" toutes les inerties et de faire place nette de tout résidu du passé. En mettant au point quelques exigences déjà apparues dans la mythologie des nouveaux matériaux depuis les expériences de l'Art Nouveau, le fonctionnalisme commence à théoriser la nouvelle rationalité absolue et métahistorique, une raison pétrifiée et a-dialectique, cultivée hors du temps et dans un présent absolu, reconstituée sur la ligne erronée de la raison géométrique cartésienne: une forme de rationalité donc qui reproduit la rationalité de la machine et reprend un modèle mécaniste et quantitatif, à la limite sériel et modulaire. Si le terrain d'élection sur lequel s'exerce cette rationalité est celui de l'architecture et des soi-disants arts appliqués, c'est pourtant le cubisme qui en constitue le premier et le plus imposant moment théorique.

Dans les années décisives de ce passage du mode de production capitaliste à sa forme de domination réelle sur la société, le cubisme de Picasso, parallèlement à ce qui s'instaure dans la vision futuriste, élabore et définit les modes, les formes, les perspectives de la rationalité du capital. Il est utile à ce propos d'étudier le rapport existant entre Picasso et Bergson pour souligner la divergence et l'incompréhension essentielle que les cubistes démontrent à l'égard de la pensée intuitionniste. La grande décodification des formes de vie et de représentation traditionnelles - dans lesquelles les grands thèmes de l'histoire et de la nature avaient encore un sens et exprimaient encore une résistance, (romantique, par exemple) de l'espèce à la vaste expropriation qui commençait à être perpétrée avec une implacabilité systématique - c'est la décodification de tout ce qui met un frein à la pleine domination du capital. Même la polémique intuitionniste contre l'imperméabilité d'une science retranchée dans un esprit de géométrie stérile se dégrade, dans cette circonstance, en un simple moyen d'érosion de la Weltanschauung positiviste bourgeoise, et l'ironie profonde et inquiétante des questions fondamentales de Bergson, éludées ou incomprises justement en ce qu'elles avaient

d'explisif, étaient ainsi exorcisée. Et, une des remises en cause les plus cohérentes de la ratio illuministe débouchait sur le résultat paradoxal d'être intégrée dans l'objectif constitutif d'une nouvelle rationalité de la science.

Picasso fournit, à cette nécessité d'expropriation en décodifiant, les indications les plus pertinentes et les plus efficaces. Les avant-gardes qui lui font écho ou qui l'exaltent en reprenant avec emphase les termes de sa poétique-programme, se chargent de ne pas laisser perdre l'hypothèse de cet homme nouveau copernicien retranché dans un nominalisme radical que véhicule un être-capital législateur du monde. La naturalité anthropomorphique cède le pas au triomphe de la mort impliqué dans cette analyticités cartésienne, l'Erlebnis (le vécu) est définitivement assujéti à l'Erkenntnis (connaissance), la vie à la science, les sens au cerveau. Dans l'univers du mode de production capitaliste, le fonctionnalisme de la vie prend son essor et s'impose comme représentation totale et hégémonique. Le mythe de la science, de la domination de l'homme sur la nature, connaît précisément là un de ses moments les plus grands et perpétue, sous le signe de cette consécration, l'autonomie de la séparation comme condition absolue et nécessaire.

La fortune de Picasso s'explique sans aucun doute par la fortune de la ratio illuministe comme catégorie hégémonique du développement des forces productives. Tous ceux qui ont été investis et impliqués par ce développement et qui l'ont interprété comme télos nécessaire du devenir vers une réalité libérée de toute forme de sujétion aux constellations traditionnelles du pouvoir, ont globalement posé l'identité entre cette ratio et la liberté. Après tout, à une époque assez ténébreuse, une semblable ratio a assumé une valeur emblématique et c'est sous cette bannière qu'ont été menées toutes les croisades laïques et démocratiques contre les sombres débordements de la métaphysique, de l'irrationnalité, de l'hétéronomie. Le triomphe du fonctionnalisme s'est produit grâce à une fausse conscience répandue qui nous persuade de toutes les façons de la nécessité de comprendre par liberté ce qui se présentait déjà objectivement comme un maximum d'aliénation. La fausse conscience se trouvait déjà dans l'illusion que la vie serait améliorée par ce que promettait justement le capital; il en résultait que toutes les prémisses qui menaient au capital étaient acceptées comme conditions inévitables pour le grand bond de la nécessité à la liberté. C'est précisément dans cette chaîne d'équivalences qui se trouvaient dans cette acceptation, que s'ouvrait l'espace de nombreuses collusions idéologiques et que mûrissait le front unique des Weltanschauungen de la modernité; qui étaient aussi les weltanschauungen de la pratique réformiste. Mais de toutes ces équivalences, la ratio en constituait avec assistance le fil conducteur et la légitimation.

Picasso est le symbole ambigu et inquiétant de cette maison élevée au niveau du mythe, bien qu'elle soit la raison de la machine. Il est lui-même une sorte de mythe prométhéen. Dans les années 50, Argan écrivait encore un article sur Picasso dans lequel le "faire" de l'auteur de Genetica était célébré comme une "victoire sur l'extranéisation"; pendant cette même période, un autre parlait du père du cubisme comme de celui par lequel la raison avait triomphé définitivement du sens contre-réformiste de la propriété. S'il est vrai que le

trait le plus caractéristique de l'art de Picasso réside dans la violente défiguration de l'organique, on en vient à penser que l'acceptation de l'extranéisation était alors comprise comme proximité vertigineuse de la nature. Etrange scotomisation, à dire vrai, de l'extranéisation qui a toujours été présentée, depuis Hegel, sous un tout autre aspect que celui qui apparaît dans le cas de la coïncidence avec la nature. Parmi les séparations extranéisantes, on trouve celle qui a déraciné l'homme de la nature et qui a thématiquement l'autonomie de la culture comme une longue blessure. Ce n'est pas la proximité de la nature qui est aliénante, mais son éloignement: et c'est dans cet espacement que la phénoménologie de l'extranéisation capitaliste se déploie complètement. C'est là où ce rapport n'est pas clair que l'on accepte le monde de l'apparence (c'est-à-dire du fétiche) comme un Ersatz avantageux de la nature et que l'on peut, en tant que partisan de la ratio, être pour le développement des forces productives sans se poser du reste le problème de savoir si ce développement est pour l'homme ou contre lui. L'antinaturalisme de Picasso peut être lu comme l'entransparence au travers de la vague de problèmes qu'il soulève et qui révèle la charge d'ambiguïté historique qu'il porte en lui.

Pour la culture de gauche, Picasso a été une sorte de héros cosmico-historique; et il l'a été justement dans les sens de cette logique du développement qui n'a jamais cessé d'être le mythe fondamental du capital, mais aussi de toute la culture de la zone du prétendu consensus objectif. Et c'est en fait de cela qu'il faut parler, comme l'a fait justement Roger Caillois, parce que l'accession de Picasso à ce niveau emblématique est quelque chose qui est en rapport avec la dialectique du développement et qu'il a été en mesure d'en reproduire le cours avec une surprenante ponctualité.

Voici un passage de Boris Nakov à propos du futurisme: " Les futuristes furent les premiers à refuser en bloc et avec méthode l'hégémonie des stéréotypes culturels. Les barrières sociales une fois abolies, les masses - dont l'idéologie quantitative allait apparaître comme la nouveauté déterminante du XX^e siècle - devaient organiser le monde d'une façon différente. Le nouveau dynamisme et son être collectif lui faisaient transgresser les anciennes catégories sociales et imposaient une logique - active - des transformations que Karl Marx avait déjà prévue. Le monde ne se présentait plus alors comme une fatalité mais comme un ensemble de possibilités. Dans l'euphorie de cette nouvelle liberté, acquise dans plusieurs domaines de l'actualité intellectuelle, les classes et les sujets nobles disparaissent de l'ensemble des relations sociales (c'est par cette brèche que passera entre autres la pratique totalitaire)". *

Ce discours convient mieux au fonctionnalisme qu'au futurisme pris isolément: et en effet, à la suite de ce passage, Nakov fournit des références qui en élargissent la portée. Ce qui est intéressant c'est qu'il ne néglige pas le caractère effectif de rupture qui a existé dans le cadre du fonctionnalisme, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. La rupture à l'intérieur signifie que si le fonctionnalisme aspirait à se présenter comme une vision " englobante ", il ne parvenait

* A. B. Nakov, " Pour une nouvelle méthodologie", in G. Kubler, Formes du temps, Paris 1973, p. 11

pas toujours à son but. Parce que la libération de la "possibilité" n'était pas uniquement un fait formel : elle impliquait quelque chose de plus. L'horizon linguistique du fonctionnalisme produit des situations qui semblent entrer en contradiction avec les prémisses objectives de la matrice: le procès n'est pas linéaire; il ne met pas nécessairement fin aux résultats les plus maîtrisés de cette rationalité qu'il souhaite : on s'aperçoit que l'horizon du possible est plus large que l'horizon du rationnel. Il se produit alors un mouvement sursautatoire interne qui brise le front: métaphysique, dadaïsme, surréalisme, expressionnisme abstrait, etc... sans pourtant s'affranchir des possibilités entrevues, contredisent au type de possibilité dont le fonctionnalisme a l'exclusivité. D'autre part, ce dernier présente assez vite la tendance à se constituer en un code rigoureux, à s'enfermer dans l'espace d'une autonomie sémantique qui prétendra être la solution moderne de l'art, et à affirmer - au-delà de tout ceci - la mort de l'art.

C'est là qu'à mon avis Picasso joue un rôle important à l'intérieur même de cette situation, à partir du moment où il se constitue en dieu tutélaire des seules interprétations légitimes du fonctionnalisme et des raisons desquelles il procède, comme en témoigne son histoire personnelle. Membre fondateur et fonctionnaire du fonctionnalisme, il se retrouve en être aussi le gendarme quand il comprend que la "rationalité" de celui-ci est menacée de pulsions centrifuges et désagrégatrices. Sa bataille subtile et souterraine contre toutes les forces de conspiration produit des résultats discutables même du point de vue figuratif, nettement regressifs si on les compare à la production des années du cubisme analytique. Quand se déroule l'insurrection qu'avec Marcuse nous pourrions appeler globalement surréaliste, le classicisme de Picasso a la valeur d'un rappel à l'ordre et ne semble pas en vérité très différent de la production qui tranche moyennement dans l'atmosphère des mythologies national-populaires. Il s'agit, c'est vrai, d'un moment, mais toute l'histoire de Picasso est en réalité ponctuée de tels moments, puisqu'il est apparu plus souvent occupé à se moquer des "illusions" de la peinture qu'à en féconder réellement les solutions. Retranché dans son idée cynique de la raison, il paraît toujours vouloir exorciser les fantômes des hérésies naissantes. Face au risque que l'Aufklärung de la rationalité fonctionnaliste donne lieu à des formes extrêmes et radicales - par la réintroduction d'une raison à même de comprendre aussi la non-raison de l'instinct - Picasso exorcise aussitôt les fantômes d'un "mauvais passé", c'est-à-dire le passé humain non complètement exorcisé. Avec ce prestige (crédit) qu'il a légitimement acquis depuis quelque temps, avec cette aura du grand maître qui a débarrassé le terrain de tout résidu de la vision classique et de la Renaissance, étant apparemment au-dessus de tout soupçon, il exerce donc le rôle de "conscience repressive" face aux différentes avant-gardes qui se meuvent dans l'orbite de l'hétérodoxie, dans ce sens qu'il a développé une fonction de signe stabilisateur, qu'il a été un "intellectuel organique" (et comment) du capital. Je ne voyais pas en fait un Picasso "liquidateur" s'il n'était en même temps stabilisateur d'une représentation moderne, dans le sens du mythe démocratique de la modernité et donc du fonctionnalisme.

Si nous reconnaissons à la notion classique une signification plus sociologique qu'esthétique - le classique est ce qui s'établit comme pleinement représentatif dans le cœur d'une culture ou d'une

société - Picasso est un classique parce qu'on le prend pour une sorte d'équivalent général dans le cadre des demandes qui naissent d'une culture qui postule l'utopie capitaliste comme présent absolu. Classique comme l'était Phidias dans le cosmós du siècle de Périclès de l'Athènes classique, où un Skopas était, d'une manière irréductible, minorité et mauvaise conscience.

Il y a trop de lignes (convergeant sur l'objectif de la raison autonomisée) qui élèvent Picasso à l'état de symbole parfait de cette heureuse Aufklärung pour que son personnage n'aboutisse pas à l'être central et à la prise en charge de ce crédit démesuré et malgré tout justifié (par le fait que ses solutions sont pertinentes face aux demandes hégémoniques et dominantes). Par rapport à l'objectif posé (celui de l'intégration complète de la communauté matérielle du capital), la méthode de Picasso est rigoureuse et cohérente. L'homme qui finit par concorder avec la Stimmung (disposition d'esprit) de sa représentation du monde est un homme qui n'aura plus de doute sur la vérité "ontologique" du capital; en effet elle lui a été prouvée par le détour d'une critique apparemment impitoyable du réel qui néanmoins ^{la} confirme malgré l'expropriation d'un passé qui contenait des moments contradictoires. Ce sera un homme pauvre en références, déraciné, "mis à jour", imperméable au sens du dépassement.

Ceci est vrai dans un sens général, c'est-à-dire rentre dans le cadre des intentions du peintre et de sa position historique. Mais c'est également vrai dans un sens restreint, peut-être plus opérant. Le culte de l'intelligence, son auréole de résistance, son exil politique fructueux, l'ont fixé dans l'opinion publique comme artiste révolutionnaire. Mais qu'en est-il de toute cela? Quand Picasso semble envoyer un message de rupture, comme ce peut être le cas du très célèbre Guernica, ce qui devient immédiatement opérant c'est le caractère de persuasion promotionnel de son langage. L'effort que je dois faire pour le comprendre me fait accéder à un monde où le langage est la condition sine qua non de sa correcte intelligence. Cette compréhension engendre et augmente la satisfaction de la possession à laquelle je suis parvenu, une satisfaction qui n'est pas donnée à tous et qui fait de moi un privilégié dans la mesure où elle me gratifie, d'une expérience ^{initiatique} qui entrouvre cette fameuse logique de l'appartenance par l'exclusion. De ^{par} cette satisfaction de m'être accordé avec la difficulté d'un langage qui transcende les référentiels habituels, je m'oppose à un monde de la plus grande banalité. La satisfaction de l'intelligence est dans ce cas la meilleure façon d'apprendre à vivre dans le flirt avec l'apparence la plus érotisée, à deux pas à peine du futur antérieur du temps imminent de l'utopie. C'est, dans ce procès, un caractère de promotion qui se relie nécessairement à toute la logique de l'intégration, de l'identification, etc... Dans ce jeu, ce n'est pas le message de Picasso qui passe, mais l'incitation à s'élever jusqu'au niveau où l'on pourra déchiffrer ce message: c'est objectivement une élévation qui modifie mon identité originaires. La nature du message de maure inessentielle par rapport au ^{tableau} de résultats collatéraux provoqués par sa forme, puisque je suis devenu l'homme de moyenne culture qui logne en clignant de l'œil à tout ce qui se présente comme "moderne". La manipulation que l'arbitraire exerce sur mes sens ne me scandalise plus: je suis ^{devenu} dorénavant réceptif et disponible. Si je peux faire toutes les réserves face à Miro (il s'agit dans son cas d'une réalité que je considère comme gratuite et décorative et donc, juste-

ment, manifestement arbitraire et inessentielle), je n'ai plus de réserves/ ^{ou} contraire. face à Guernica, parce que sa prémisse "révolutionnaire" a engourdi mon sens critique et que je m'en suis remis de manière fidéiste à sa "vérité" certifiée. Compromis par le crédit dans lequel se perpétue la "vérité", je me transforme à mon tour en agent de crédit, puisque mon unique problème est devenu celui de comprendre-soutenir la forme de cette "vérité", à savoir sa dimension de valeur fictive selon la dialectique du crédit, c'est-à-dire de l'apparence: de l'échange des apparences. De cette façon se réalise ce que Sartre appelait "la part du diable": à savoir, l'auteur va un peu au-delà du fil des intentions réelles et produit un résultat contradictoire qui est cependant plus objectif que ses intentions mêmes. C'est encore une dialectique du crédit. L'homogénéisation du goût de par la suppression des différences est le résultat final du rapport de jouissance qui s'est établi. En amont de tout ceci, il y a une ambiguïté substantielle. Une ambiguïté qui me paraît plutôt absente dans les formes artistiques qui ont dépassé clairement un certain seuil de référentiels concrets.

Naturellement, on retrouve ici la vieille question de l'entropie, qui ramène d'autant plus à l'ordre que le degré du "désordre" est grand. C'est précisément pour rétablir dans un ordre sémantique "rationnel" le monde arbitraire, non-relatif, cahotique et spontané de la nature que Picasso maintient avec celui-ci un rapport quasiment constant pour démontrer que sa vérité doit être corrigée par un transfert de plan du sensible au plan du mental. Sa proposition arbitraire a le but de laisser toujours voir dans quel domaine l'arbitraire est un mode plus riche de possibilité. Le jouisseur peut suivre le procès de démontage et de recomposition, se laisser toucher par le désordre de l'arbitraire et se convaincre qu'il existe une métasyntaxe logique plus persuasive que la structure objective de la chose sensible. La conclusion de cette méta-critique de l'épistémologie est la formule mystique du "credo quia absurdum". Quand Picasso affirme: "Yo no busco, encuentro" ("Je ne cherche pas, je trouve"), il veut faire voir qu'une sorte d'intuition noétique guide son œil génial quant à la représentation de l'homme et de la nature: en vérité, le procédé dans son entier, du début à la fin, décalque les modèles les plus rigideusement classificatoires et quantitatifs, fétichistes de la dianoa analytique et géométrique: donc décalque sans changer de plan et de code, mais en s'écartant cependant des codes perceptifs les plus accrédités, dans le but - bien entendu - d'en railler les conclusions courantes et d'en troubler les termes sur fond de désordre kaléidoscopique. L'entropie y grandit pour, après une brève initiation, se calmer dans l'acceptation d'un ordre fictif (mais désormais "réel") selon le savant projet de fermeture autonomisée des valeurs nominalistes qui en constituent le système dominant. Ainsi, sans avoir l'air, il crée une représentation qui postule un au-delà de l'esthétique, une sorte de langage sans histoire tracé sur des dimensions a-perceptives qui ne veulent donner lieu à aucun compromis avec l'univers instinctif naturel déprécié. L'esthétique de l'anti-esthétique. Si l'on mène ce jugement à ses conséquences extrêmes, on pourrait parler encore une fois de désublimation répressi-

Le capital qui engendre la folie en gommant les différences, trouve ici un exemple significatif. Cela a l'apparence d'un paradoxe, mais il s'agit du paradoxe de la dialectique positive. Arbitraire et décision exprimant l'arrogance socio-centrique de la représentation du capital. La tendance à englober est un résultat aussi recherché qu'évité.

dent, Picasso doit donc sa fortune au fait qu'il a donné forme à la médiocrité généralisée d'un monde qui avait pour plus grande ambition celle de disparaître dans l'indistinction de formes conscientes indifférenciées du point de vue des spécificités culturelles. Il a créé le langage figuratif international le plus approprié au plus grand équivalent général de la circulation : l'argent. Ou mieux, puisque la représentation tend à faire disparaître l'argent pour prendre sa place dans sa fonction d'équivalent général, il est possible d'affirmer que Picasso se trouvait complètement dans l'orbite de ce procès, puisque toute son œuvre est consacrée à avaliser une forme progressivement autonomisée de représentation. De même que l'argent transforme les spécificités existentielles en les annulant, de même Picasso agit dans un domaine purement phénoménologique dans lequel n'existe que l'hypothèse (ou mieux, la réalité) d'un homme exproprié de son identité.

Le cas Picasso a été possible parce que sa représentation du monde exprime un lieu où il n'y a pas d'espace pour l'hérésie. La désacralisation est totale comme est totale la perte de la magie de la vie et de certaines fonctions mytho-poétiques du symbole. Il n'y a pas à s'étonner si, dans un monde qui affirme le déclin du sacré et la liquidation de l'hérésie, il a pu faire figure de moment central et extrêmement significatif. Lorsqu'on mettra en perspective l'histoire de notre époque, Picasso restera indiscutablement lié à l'histoire "positive" du développement du mode de production capitaliste, comme Raphaël l'a été au succès de l'universalisme catholique de la Renaissance et Phidias au monde de l'Athènes de Périclès : le rôle qui revient en somme aux idéologues les plus cohérents du régime. Et il sera possible de trouver, entre autres, la connexion entre la morale de la stabilisation préconisée par le club de Rome et l'Aufklärung de Picasso mise au point en tant qu'éthique de la pénurie que Cesarano et Collu ont subtilement raillée dans "Apocalypse et révolution".

Que dire, en définitive, de la mort de l'art? Pour ce qui concerne Picasso, le problème n'est certainement pas dénué de sens. Si l'art est révolutionnaire autant que l'est l'amour pour l'homme, un art qui part de la prémisse de la mort de l'homme est à coup sûr voué à une mort certaine. Et cette mort est implicite dans le culte fonctionnaliste du travail mort qui attire à lui la vie, destinée à la mort, du travail vivant. Malgré tout, en dépit des efforts de tous ceux qui en parlent, je me suis personnellement convaincu que nous n'avons jamais été aussi proches d'une réalisation aussi complète du besoin d'esthétique. Quand le besoin du communisme ne parvient pas à s'exprimer clairement, je crois qu'on peut le déchiffrer dans la recherche croissante - surtout de la part des jeunes - du dépassement d'une objectivité carcérale et despotique. Les distorsions ne manquent naturellement pas, mais de qui importe c'est le symptôme qu'on doit parvenir à percevoir dans sa motivation de vérité. Ce qui est visible, depuis la drogue jusqu'à l'apparition récurrente du sacré, c'est le besoin diffus de créativité que l'art permet de réaliser... Mais il est préférable de parler de cela avec plus d'attention ailleurs.

DU JUGEMENT DE LEVI-STRAUSS SUR PICASSO

Etant donné que Placido Cherchi ne mentionne pas de façon explicite quelle est la position de Lévi-Strauss au sujet de Picasso, il est bon de reporter quelques extraits du texte de ce dernier. Ce faisant je veux également mettre en évidence deux critiques qui me semblent pertinentes.

La première a trait à ce que je pourrais appeler la mise en évidence de la combinatoire picturale - qu'il serait encore plus aisé de faire ressortir en analysant l'œuvre de Vasaraly - qui place la peinture au rang d'une langage du capital.

" Il (Picasso, n.d.r.) semble souvent croire que puisqu'il existe des lois qui rendent compte de la nature et de la structure de l'œuvre d'art, on peut créer des œuvres d'art en appliquant des lois ou en les singeant, ou en empruntant des recettes, alors que le véritable problème que pose la création artistique réside, me semble-t-il, dans l'impossibilité de penser d'avance son résultat". (Anthropologie structurale deux, p.327)

La seconde se trouve aussi dans d'autres passages de l'œuvre de Lévi-Strauss: elle concerne l'anthropocentrisme. Tout d'abord il fait une remarque qui situe le rapport de l'individu à la société déterminée dans son temps historique:

" Ce n'est pas le génie qui se trompe c'est le temps " (p.329)

" S'il y a une folie, une injustice quelque part, ce n'est pas chez le peintre célèbre qui profite d'un état de choses qu'il n'a pas créé, c'est dans cette sorte d'abêtissement de l'homme devant lui-même; comme s'il n'y avait rien que de créé par l'homme qui offre une valeur quelconque, intellectuelle et marchande, tandis que tant de merveilles restent accessibles, qui échappent à la loi du marché! " (p.329)

En éliminant les horreurs marchandes, on peut être d'accord avec Lévi-Strauss. Au fond il reproche à la peinture comme celle de Picasso son absence d'immédiateté. Mais dans ce cas ce qui est créé et reconnu comme ayant une " valeur quelconque " c'est ce qui est créé par l'homme social, c'est-à-dire l'homme déterminé par les rapports sociaux en lesquels il vit, et non l'homme social dans le sens de Marx.

" Or, il me semble qu'il y a là un renversement total d'un authentique système des valeurs, et que l'attitude saine, légalité mise à part, c'est plutôt celle du héros qui voue sa passion à des objets réels, les papillons, et des beautés naturelles, que ce soit des insectes ou une jolie fille, tandis que le symbole même du factice du goût contemporain, est illustré par l'héroïne qui ne vit, elle, qu'à travers des livres d'art... " (p.328)

Elle ne vit en fait que dans des représentations qui s'autonomisent de plus en plus. Or n'est-ce pas le mode d'être nécessaire des êtres humains soumis à la représentation capital. Curieusement, plus ils sont dépossédés de leur réalité, plus les hommes cultivent ce culte d'eux-mêmes, l'anthropocentrisme.

" Il a très bien traduit l'esprit profond de son époque, et si j'avais une réserve à faire, ce serait qu'il l'ait trop bien traduit et que son œuvre constitue un témoignage parmi d'autres, de cet espèce d'emprisonnement que l'homme s'inflige chaque jour davantage au sein de sa propre humanité; enfin que Picasso ait contribué à resserrer cette espèce de monde clos où l'homme, en tête à tête avec ses œuvres, s' imagine qu'il se suffit à soi-même. Une sorte de prison idéale. Et plutôt morne.

" Nous enregistrons les manifestations extrêmes de ce grand courant dit humaniste qui a prétendu constituer l'homme en règne séparé et qui, me semble-t-il représente un des plus gros obstacles au progrès de la réflexion philosophique, et peut-être au renouvellement de la création esthétique." (p.330)

Cet emprisonnement est réel et il est celui au sein de la combinatoire capital, où l'homme de façon mystifiée se glorifie en s'avi- lissant par suite d'une dichotomie schizophrénique et paranoïaque entre ce qu'il veut être et la réalité à laquelle il est réduit. Et cet art doit raconter sous forme d'exaltation du mouvement du capital de façon toujours plus accusée cette distorsion au sein de ce monde hu- main clos qui est une combinatoire entre les éléments idéaux et les éléments réels et vulgaires de la réalité humaine.

Toutefois l'anthropocentrisme de Lévi-Strauss est assez sus- pect, car, en tant que théoricien du structuralisme évacuateur de l' homme et poseur de la structure en tant qu'unité déterminante, il re- présente le devenir du capital. De même la négation de toute différen- ce entre l'espèce humaine et les espèces animales permet au sein de la communauté capital de généraliser la combinatoire où les êtres hu- mains deviennent de simples éléments supports d'un savoir totalement extranéisé, abstrait et dominateur.

Le seul acte de création (en qui s'abolissent hasard et né- cessité) vital et salvateur est celui d'émerger de cette prison, d'en sortir et de retrouver toutes les formes de vie comme autant de mani- festations/esthétiques à la fois de la vie elle-même et de la réflexivité humaine qui ne peut pas accepter uniquement l'immédiat de la vie; car, ce fai- sant, il nierait aussi le projet de la vie qui se manifeste en lui : reproduire tout ce qui existe en une représentation qui donne jouis- sance parce que assouvissement du désir de jonction au cosmos.

La dimension esthétique de l'homme, de la femme est déter- minante pour notre devenir; c'est pourquoi nous reviendrons souvent sur les problèmes de l'art, de la littérature, etc.. On publiera diverses contributions non monolithiques, afin que le lecteur participe à la vaste recherche en cours.

DIALOGUE AVEC BORDIGA

Au mois d'août 1975 les gens du Parti Communiste International (PCI) ont empêché M. Bourgois, directeur de 10/18, de diffuser le livre qui venait d'être imprimé : Bordiga " Russie et révolution dans la théorie marxiste ", doté d'une préface mienne : " La révolution russe et la théorie du prolétariat ", sous prétexte que les textes (du moins une partie) contenus dans ce livre sont des traductions d'articles parus dans leur journal en langue italienne : " il programma comunista".

En 1978 ils intentèrent un procès à M. Bourgois et, par voie de conséquence, à moi-même, parce que le livre avait paru aux Editions Spartacus, mais ils ne se préoccupèrent pas du directeur de ces dernières, René Lefeuvre. Leur argument essentiel est que leur propriété des textes a été violée; conclusion : ils réclamaient 50.000f (cinq millions d'anciens francs) de dommages et intérêts.

En Juin 1980, le PCI perd son procès. Il fait appel.

Il ne s'agit pas, à cette occasion, de crier victoire, ce qui voudrait dire que j'accepte la dynamique que le PCI a voulu nous imposer en intentant ce procès. J'enregistre les faits et les signale. Ce que je veux au contraire mettre en évidence ce sont la dégénérescence du PCI et ses incohérences et rappeler pourquoi j'ai tenu à publier Bordiga sous son nom; ce qui s'avère de plus en plus important, afin de le sauver. ... de la décomposition de ce parti.

J'ai voulu publier, sans m'en référer aux gens du PCI, l'ouvrage sus-mentionné ainsi que d'autres parce que je pensais qu'il n'y avait aucun problème à ce sujet, et ce pour diverses raisons.

Bordiga ne tenait absolument pas à la propriété de ses écrits; la propriété intellectuelle étant pour lui la pire forme de propriété privée :

" Que ce soit le texte d'aujourd'hui ou les textes d'alors, ils sont anonymes, parce qu'ils sont considérés par nous non comme des expressions d'idées ou d' "opinions " personnelles, mais comme des textes de parti; en ce qui concerne le premier, s'ajoute le fait qu'il est le fruit d'un travail collectif de recherche, de réordonnement et de compilation auquel ne s'accroche aucune étiquette de personne et qui, non seulement ne comporte pas mais exclut la revendication bourgeoise et mercantile de la pire forme de propriété privée, la propriété "intellectuelle ". " (Extrait de la préface au livre " Storia della Sinistra Comunista ", publié en 1964 par le PCI).

Cette préface était signée " il programma comunista ", mais c'était bien Bordiga qui en était l'auteur. Toutefois une telle signature ne pouvait qu'engager tout le parti et, particulièrement, le directeur responsable du journal qui, quatorze ans après, devait aller implorer la justice "bourgeoise" afin qu'elle reconnaisse sa propriété

et qu'elle lui fasse obtenir l'argent qu'elle représente!

Certes le PCI ne revendique pas la propriété littéraire de Bordiga, mais la sienne. Mais quelle fut la position de celui-ci en 1966, lors de la parution chez " Editoriale Contra " (maison d'édition fondée par d'anciens membres du PCI, sortis de ce mouvement à cause d'un profond désaccord au sujet de la démocratie) d'un de ses textes : " Struttura economica e sociale della Russia di oggi" (dont la traduction de la deuxième partie, écourtée ~~là~~ est vrai, fut publiée, précédée d'une préface mienne, aux éditions de L'Oubli, en 1975) :

" En conclusion sur le thème du livre " Contra" (...) on doit également déplorer trois formes de manifestation : 1° celle de celui qui se réjouit que ce soit finalement en circulation, avec les effets publicitaires de la couverture portant le nom et le museau du grand imbécile, 2° celle de celui qui pense de façon très peu sage que les porcs qui ont fait l'opération sont en train de récupérer les tas de sous que le parti aurait pu encaisser en faisant, lui, l'ignoble usage de ce nom et de ce museau; raisonnement qui révèle le non-dépassement de l'esprit boutiquier, 3° celle de celui qui aurait voulu qu'Amadéo en se qualifiant d'auteur offensé aurait dû faire un grand tapage, sans penser que cela aurait tout simplement fait le jeu des éditeurs improvisés. La considération juste est celle-ci : la diffusion, ^{des idées imprimées} dans l'ambiance bourgeoise moderne corrompue ne suit pas le jeu de l'offre et de la demande, mais suit les influences capitalistes de classe qui dominent l'Etat démocratique. Quel que soit l'éditeur commercial, le vil compromis moderne suffoquera toujours la manifestation des thèses qui insultent le prêtre, le père éternel, la démocratie, la liberté et les valeurs similaires désormais sacrées pour l'énorme majorité. On ne rompt ce bloc ni en agitant le drapeau de la grande personnalité ni avec les forces anonymes collectives d'un groupe trop petit et trop pauvre. Qu'elles aient ou non le nom d'Amadeo, le rayon de diffusion des publications imprimées sera réduit parce que la curiosité de couches restreintes pour ce vieil incrépinisé, qui ne décampe pas de positions vieilles d'un demi-siècle, ne sera jamais en mesure de rompre la chappe de plomb du conformisme et il en sortira encore moins un bénéfice qui puisse servir de moyen pour résister à l'écrasante supériorité de l'ennemi. Tout le reste n'est que position puérile... " (Lettre de Bordiga à divers camarades, 03.03.1966).

C'était une tradition dans le PCI, dont je fus membre jusqu'en 1966, de ne pas recourir à la "justice bourgeoise, comme l'affirma un des ses dirigeant, Bruno Maffi (cf. " Dialogue avec Bordiga " Invariance, n° Spécial 1975, p.104, note 01) pour régler des différends surgissant entre membres et ex-membres d'une organisation donnée; le débat devant toujours être porté sur un terrain de classe où les moyens pour se défendre et attaquer relèvent d'un tout autre domaine.

Ces textes de Bordiga étaient son produit et celui de l'activité d'un mouvement déterminé à un moment donné. Or, ayant été membre

de celui-ci, je pensais que j'en étais également un dépositaire (ceci étant encore plus valable pour les écrits que j'avais moi-même rédigés et dont, chose curieuse, les gens du PCI ne revendiquent pas la propriété, bien qu'ils aient été, eux aussi, publiés dans leur journal) et que je pouvais, de ce fait, les publier pour expliciter ma propre évolution dans le mode de concevoir le devenir social de l'espèce humaine. Pour moi, ces textes de Bordiga, ceux d'autres camarades que je sentais proches de lui et de moi-même, les miens étaient l'œuvre d'un parti qui était au-delà des diverses appellations ou sigles dont peuvent s'affubler des organisations plus ou moins contingentes; ils ne pouvaient pas être monopolisés par qui que ce soit. C'était là, la véritable position de Bordiga en ce qui concerne le parti considéré dans sa détermination historique.

De ce fait et étant donné que j'avais publié des textes de Bordiga (et des miens) originellement parus dans le journal " il programma comunista" - dont les gens du PCI revendiquent une propriété jalouse - soit dans la revue INVARIANCE (sous forme anonyme) depuis 1968, soit dans des livres comme "Testi sul comunismo" Ed. La Vecchia Talpa, 1972 , " Bordiga et la passion du communisme, Ed. Spartacus, 1974, " Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui " Ed. de l'Oubli, 1975, et que d'autres que moi l'avaient fait auparavant, outre le livre mentionné plus haut, "Russia e rivoluzione nella teoria marxista " ed. Il Formichiere, 1975, ceux publiés par le " Gruppo della Sinistra Comunista", de Turin, etc...) sans que eux ou moi n'encourions un quelconque ennui de la part des gens du PCI, il me semblait naturel et ne pouvant poser aucune espèce de difficulté de publier Bordiga chez un éditeur comme M. Bourgois.

Je pensais seulement qu'une telle action pourrait amener un heurt sur le plan théorique et que j'aurai à subir des critiques plus ou moins âpres, venimeuses parce que je levais, à mon tour, l'anonymat. Mais là il s'agit d'une question à la fois théorique et affective.

A partir du moment où la production littéraire théorique du parti n'avait plus le caractère d'organicité dont parlait Bordiga, mais révélait une hétérogénéité manifeste et que son œuvre en venait à servir simplement de référence pour justifier une orthodoxie que chacun mesurait à l'aune de sa compréhension du devenir social, il m'est apparu nécessaire d'extraire une œuvre dont l'originalité est patente et l'importance certaine pour qui réfléchit sur les questions de la révolution et du rôle des classes dans un tel bouleversement de la société humaine; l'extraire pour que tous puissent en fait s'y confronter et vérifier l'écart ou l'adéquation de sa pensée avec celle que cette œuvre révélait. Ce faisant, je pensais contribuer à aider diverses personnes réfléchissant sur les questions que je viens de nommer (comme je l'ai indiqué dans " Dialogue avec Bordiga", 1975).

Laisser cette œuvre dans l'anonymat c'était la laisser indifférenciée dans une production littéraire où elle perdrait de plus en plus de sa spécificité et de sa prégnance, d'autant plus que les positions théoriques des gens du PCI divergent de plus en plus de celles de Bordiga. Une preuve éclatante se trouve, par exemple, dans la préface aux textes de ce dernier publiés chez Payot sous le titre : "Espèce humaine et croûte terrestre". Le préfacier anonyme, porte-parole du PCI, parle de phase décadente du capitalisme alors que Bordiga a consacré de

pages entières à démontrer toute l'absurdité d'une telle conception!!

Il fallait extraire une œuvre théorique pour la sauver d'une immersion dans un flot non seulement de banalités, qui auraient ^{pu}/être le produit d'un procès de vulgarisation, mais de banalités contradictoires à la pensée contenue dans cette œuvre. En faisant cette extraction je voulais que Bordiga n'ait pas opéré en vain et que sa trace ne soit pas effacée.

Je fus renforcé dans cette volonté de lever l'anonymat - exécutée après 1970, année de la mort de Bordiga - lorsque je pris connaissance de la lettre de ce dernier à Terracini - sénateur du parti communiste italien, considéré par tous les membres du PCI comme adversaire, ennemi, etc... - où il lui parle très affectueusement de leurs diverses rencontres récentes et lui signale un de ses articles. Or, selon moi, que Bordiga ait eu besoin sur le tard de sa vie, de renouer contact avec un ami d'autrefois avec qui il avait dû rompre pendant longtemps à cause d'une divergence politico-théorique, impliquait qu'il ne trouvait pas au sein d'un parti qui, en théorie, se référait à et vivait de sa pensée, tout l'accord qu'il pouvait espérer. Il devait percevoir un naufrage de son œuvre, d'où la tentative de faire savoir à d'autres qu'il avait produit un certain nombre de textes qu'il fallait sauver.

La participation de Bordiga à une émission de la télévision italienne au sujet du fascisme - alors qu'il avait toujours refusé tout interview - ne fit que renforcer ce mode de voir sa situation au point que je vins ^{la}/à considérer comme tragique et pleine d'une amère ironie.

Il devenait nécessaire que je fasse quelque chose pour conjurer une malediction historique et pour témoigner qu'un être d'une grande envergure n'avait pas vécu en vain. Et, là, intervenait, évidemment toute l'affection qui me liait à Bordiga.

Ceci étant les gens du PCI auraient dû - pour être fidèles à leur tradition - ignorer mon entreprise et réaffirmer dans leur organe de presse la dimension anonyme de leur production totale et ils pouvaient simultanément essayer de réfuter - sans avoir besoin de me citer, non pas pour masquer quelque chose, mais pour affirmer immédiatement leur propre réalité - la présentation que je faisais de l'œuvre de Bordiga.

Au lieu de cela ils intentèrent un procès à M. Bourgois et à moi-même et firent paraître un article dans "Programme communiste" où ils me prirent à partie; c'est-à-dire qu'ils se mirent sur un terrain individualiste qui ne pouvait - même s'ils tentèrent de façon plus ou moins heureuse de me ridiculiser - que me donner une importance qu'ils auraient voulu nier.

J'ai déjà signalé ce dernier fait dans "Dialogue avec Bordiga" 1975; inutile d'y revenir. En revanche il me faut envisager ce qu'affirma Bordiga dans sa lettre du 03.03.1966.

J'ai publié un livre aux Ed. Spartacus : "Bordiga et la passion du communisme" où il y avait sur la couverture son nom et sa photo. Je suis donc allé à l'encontre de sa volonté d'alors. Toute-

fois à partir du moment où on lève l'anonymat (ce qu'il^a/contribué, je le répète, à faire lui-même à la fin de sa vie), il est évident qu'on puisse indiquer aussi qui est celui qui est représenté par un nom donné, sans cela sombrer dans le spectacle publicitaire. En fait il s'agirait plutôt de savoir s'il était ou non opportun de conserver l'anonymat.

La publication auprès de maisons d'édition comme " Spartacus " ou L'Oubli ne pouvait pas - à cause de la faible diffusion qu'elles permettent - être très rentable, rapporter un " tas de sous ". En revanche celle chez 10/18 pouvait l'être dans la mesure où l'œuvre de Bordiga aurait trouvé un écho auprès du public. Il est clair que ce possible n'était pas irréel puisque le PCI a demandé 5.000 f de dommages et intérêts à M. Bourgois. Je doute fort, pourtant, que le livre ait pu rapporter une telle somme, ni qu'il pût devenir un best-seller (ni même un autre livre qui aurait été publié ultérieurement), et que M. Bourgois et moi-même aurions pu nous enrichir grâce à Bordiga. En outre, étant donné que pour être acheté le livre doit être demandé, la véritable question était celle de savoir si la diffusion de l'œuvre de Bordiga était possible. On vient de le voir les gens du PCI pensaient que oui, ce qui va à l'encontre de ce que proclama Bordiga puisque 10/18 est un éditeur " bourgeois", et constitue une rupture avec sa vision du cheminement des idées révolutionnaires.

Ce reproche peut, bien entendu, nous être adressé, mais ce serait oublier le but que nous poursuivons en faisant paraître Bordiga chez un éditeur apte à assurer une certaine diffusion de son œuvre : empêcher qu'il ne sombre dans l'oubli. Il était impossible de spéculer sur un immense succès...

Il est vrai que cette œuvre suscite, depuis quelques années, une certaine curiosité auprès d'un public moins clairsemé qu'auparavant. En outre, comme elle est nécessaire, il ne fait pas de doute que cette curiosité ira en s'accroissant. Alors, une autre question: pourquoi un éditeur taxé de bourgeois (donc l'ennemi selon Bordiga) pouvait-il avoir un intérêt - en dehors du profit financier - à diffuser les travaux d'un révolutionnaire? La seule réponse - du point de vue des habituels révolutionnaires - ne peut être que la nécessité de la récupération. Et certes, cela n'était pas nécessaire de l'affirmer de façon immédiate, c'est-à-dire que tel aurait été l'objectif de M. Bourgois, mais de façon médiate: ce serait par l'intermédiaire des mass-media que l'œuvre proposée aux masses aurait été mise au niveau de toutes les productions et par là rendue inoffensive.

Je ne peux pas nier l'éventualité d'un tel risque, d'autant plus que de nombreuses positions bordiguiennes sont effectivement récupérables; mais ce risque existe dès qu'on rend publique une position. Il ya une limite difficilement franchissable à cette opération. Elle est constituée par l'ossature fondamentale de l'œuvre négatrice du devenir du capital: la prise de position par rapport au fascisme et à l'antifascisme. Selon lui, le second constitue la pire mystification qui ait pu exister. C'est grâce à elle que le mouvement prolétarien a pu être totalement dévoyé. J'ajouterai qu'elle a permis une domestication plus poussée des hommes et des femmes de l'Occident et que le comble de l'ignominie c'est qu'elle tend à être utilisée pour d'autres peuples en dehors de la sphère occidentale.

L'anti-fascisme avons-nous maintes fois répété constitue un verrou bloquant la compréhension du devenir du capital et donc de toute perspective rompant avec sa dynamique. De ce fait Bordiga demeure amplement actuel, et la diffusion de sa pensée dépend toujours d'un rapport de forces à l'échelle mondiale, qui ne peut plus être conçu en termes de classe. Ainsi perdure le "Dialogue avec Bordiga" d'autant plus qu'il s'agit de contribuer à la mise en échec de la manœuvre de récupération qui ne peut se réaliser que si l'on banalise et réduit son œuvre à un élément de la combinatoire pouvant entrer dans la représentation du capital.

Ce dialogue aura donc une suite dans laquelle on examinera également les divers livres qui lui ont été consacrés, en particulier celui de Livorsi, membre du parti communiste italien, qui, comme les gens du PCI, nie que la caractérisation essentielle de Bordiga soit sa passion du communisme.

CAMATTE Jacques - Juillet 1980

Pour toute correspondance :

CAMATTE Jacques
B.P. 133
83 170 BRIGNOLES
FRANCE

Revue trimestrielle, n°8, Juillet-Septembre 1980

Dépôt légal troisième trimestre 1980

Revue inscrite à la commission paritaire des publications et agences de presse, n° 54 726

Imprimerie spéciale

ISBN 2 90 500 142